



Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion

Septembre 2018

n° 17

SENOUY



Comité de lecture : Dominique TERRIER & Céline VILLARINO. Maquette : Mathilde FRÈRE.
Les photos ont été communiquées par les conférenciers ou les adhérents de l'ADEC.

En couverture : Maison Champollion ; Portraits de Jacques-Joseph et Jean-François CHAMPOLLION.
Photographies © Karine MADRIGAL.

© 2018 Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion (ADEC), Grenoble.
Tous droits réservés.

ISSN : 1961-3040

ASSOCIATION DAUPHINOISE D'ÉGYPTOLOGIE CHAMPOLLION

Association culturelle régie par la Loi du 1er juillet 1901



Comité scientifique :

Fathy SALEH (Égypte), Charles BONNET (Suisse), Érik HORNUNG (Allemagne et Suisse), Bernadette MENU (France), Joseph PADRO PARCERISA (Espagne), Alessandro ROCCATI (Italie), Michel VALLOGIA (Suisse), Dirk VAN DER PLAS (Pays Bas), Claude VANDERSLEYEN (Belgique), Pascal VERNUS (France), Christiane ZIEGLER (France).

Personnalités dauphinoises :

Jean BALESTAS, Alain FRANCO, Guy GENET, Pierre GIMEL, Sandrine MARTIN-GRAND.

Président d'honneur :

Jean-Claude GOYON.

Membres du Conseil d'Administration :

Mesdames Jeanne CLAVEAU, Isabelle DUBESSY, Mathilde FRÈRE, Danielle HARGOUS, Karine MADRIGAL, Loubna STOULI, Dominique TERRIER, Céline VILLARINO.

Messieurs René DEVOS, Pierre FONTAINE, Bernard MATHIEU.

Membres du Bureau :

Président : Bernard MATHIEU ;

Vice-présidente : Dominique TERRIER ;

Secrétaire : Céline VILLARINO ;

Secrétaire adjointe : Jeanne CLAVEAU ;

Trésorier : René DEVOS ;

Trésorière adjointe : Danielle HARGOUS.

Conseillère scientifique :

Christine CARDIN.

Siège social : musée Dauphinois – 30, rue Maurice Gignoux – 38031 Grenoble cedex 1

Site web : www.champollion-adec.net

SOMMAIRE

Le mot du Président.....	6
Escapade à Colmar et Bâle : visites du muséum d'histoire naturelle et d'ethnographie et de l'exposition « SCANNING SÉTHI ».....	8
Escapade à Milan, Bologne et Florence : visites des archives (Université Milan), du museo Civico Archeologico (Bologne) et du museo Archeologico (Florence)	10
Voyage en Russie : Saint-Pétersbourg, Moscou et Transsibérien.....	12
Fête de l'Égyptologie (2017) : « La vie quotidienne en Égypte ancienne »	14

CONFÉRENCES

Survol de la vie d'un Égyptien.....	16
Bénédicte LHOYER	
Le miel de Pharaon – Production, économie et usages du miel durant la période pharaonique	21
Julie LAFONT	
L'écrit au quotidien en Égypte ancienne	25
Sylvie DONNAT-BEAUQUIER	
L'enseignement de Chéty – La Satire des métiers.....	26
Pascal VERNUS	
Les « ombrages » de Vif : histoire d'une demeure du XVII ^e siècle à nos jours	28
Karine MADRIGAL	
« Musiques ! Échos de l'antiquité » – Dans les coulisses de l'exposition	33
Sibylle ÉMERIT	
Les défunts parlent encore aux vivants : quelques autobiographies notables du Moyen Empire	38
Bernard MATHIEU	
Toutânkhamon, pharaon célèbre et méconnu	41
Marc GABOLDE	
L'aventure de la Pierre de Rosette	42
Karine MADRIGAL	

ANNÉE 2018-2019

Programme des conférences 2018 – 2019	47
Programme des séminaires d'égyptologie 2018-2019	48
Programme des cours d'égyptologie 2018-2019.....	49

Le mot du Président

Sous l'impulsion constante des membres de notre conseil d'administration (Dominique TERRIER, Céline VILLARINO, Jeanne CLAVEAU, Isabelle DUBESSY, Pierre FONTAINE, Mathilde FRÈRE, Danielle HARGOUS, Karine MADRIGAL, Loubna STOULI, René DEVOS) et la participation dévouée de nos membres, après une année bien remplie, le navire de l'ADEC vogue vaillamment vers une nouvelle saison 2018-2019, riche en événements.

L'un des plus marquants sera sans aucun doute notre 3^e Rencontre égyptologique, les 13-14 octobre 2018, sur le thème des « Sciences en Égypte ancienne ». Les conférences prévues, sur les mathématiques, l'astronomie, l'architecture, la botanique, la médecine, séduiront vraisemblablement un large public. Cette manifestation sera aussi l'occasion de réunir à Grenoble toutes les associations françaises d'égyptologie, pour réitérer le succès de la Rencontre inter-associations initiée par notre sœur lyonnaise, le Cercle lyonnais d'égyptologie Victor Loret, à l'automne dernier.

Quelques jours après, à partir du 25 octobre, s'ouvrira au musée de Grenoble l'exposition « Servir les dieux d'Égypte » sur les chanteuses et prêtres d'Amon, à laquelle l'ADEC prête son concours sous plusieurs formes.

Par ailleurs, fer de lance de nos activités scientifiques, à savoir le dépouillement des archives des frères Champollion, mené depuis 2010 par Karine MADRIGAL, sous l'égide du professeur Jean-Claude GOYON, notre président d'honneur, entre désormais dans sa phase ultime. Une nouvelle convention de partenariat a récemment été signée entre le département de l'Isère et l'ADEC, pour formaliser les conditions de réalisation de cette dernière étape.

Quelques informations, pour terminer, sur la Maison Champollion, à Vif, puisque là encore l'ADEC figure en première ligne. Un comité scientifique s'est réuni le 29 novembre dernier, auquel participaient la mairie de Vif, le Conseil départemental de l'Isère, et, pour notre Association, Jean-Claude GOYON, Christine CARDIN, notre conseillère, et Karine MADRIGAL. Les contours du projet scientifique et culturel du futur musée Champollion, candidat à l'appellation « Musée de France », sont dessinés, et son inauguration toujours programmée pour juillet 2020.

Ce ne sont pas là, on le voit, de simples réalisations ponctuelles et anecdotiques, mais un travail de fond, qui jalonne le chemin conduisant, lentement mais sûrement, au « climax » de 2022...

Que tous en soient remerciés et se prennent au moins à rêver, si la réalité n'est pas à ce point paradisiaque, aux délices conçues par un scribe inspiré :

*Tu courras les montagnes en compagnie de Rê
et il te fera voir des lieux d'agrément.*

*Tu trouveras des vallées emplies d'eau
pour te baigner et te rafraîchir.*

Tu cueilleras papyrus et joncs,
fleurs de lotus et boutons de lotus.
Les oiseaux migrateurs te viendront par milliers,
offerts sur ton chemin.

*À peine auras-tu lancé sur eux ton bâton de jet
qu'un millier tombera au seul son de son souffle,
des oies fèves et des oies gorges-vertes,
des oies rieuses et des canards pilets.*

*Te seront apportés des faons de gazelle
et du bétail de taureaux blancs.*
*Te seront apportés des troupeaux de bouquetins
et des mouflons bien gras.*

Textes des Sarcophages, formule 62 (vers 2000 av. J.-C.)

Bernard MATHIEU, 4 juillet 2018

Escapade à Colmar et Bâle : visites du muséum d'histoire naturelle et d'ethnographie et de l'exposition « SCANNING SÉTHI »

SAMEDI 28 ET DIMANCHE 29 OCTOBRE 2017

Rendez-vous a été donné sur le parking de la MC2 à l'aube ou presque. Vingt-deux membres de l'ADEC se sont donc retrouvés dans le froid du petit matin pour rejoindre cette magnifique ville alsacienne qu'est Colmar.

Nous sommes arrivés en fin de matinée et nos pas de passionnés se sont dirigés vers le muséum d'histoire naturelle et d'ethnographie pour découvrir ou redécouvrir la collection égyptienne (~ 500 pièces) qu'abrite ce musée plutôt dédié, en effet, à l'histoire naturelle. Ce musée a une gestion associative et pénétrer à l'intérieur de ce lieu est comme une plongée dans le temps où les parquets craquent et où la présentation affiche un côté désuet totalement assumé. Au détour d'un couloir, ne vous étonnez pas de rencontrer un ornithorynque aux yeux bleus. Mais, si vous montez à l'étage, l'Égypte vous accueille dans deux salles : l'une est plutôt consacrée à la momification et au matériel funéraire ; l'autre, aux objets coptes et plus particulièrement aux tissus. Trois cercueils ou cartonnages sont présentés, parfois avec leur momie : le cercueil du père divin Panehesy (XXVI^e dynastie), le cercueil et les éléments de parure de cartonnage de Tacheret-Min (Époque ptolémaïque) et l'enveloppe de cartonnage de Djedmoutiouesankh (XXII^e dynastie).

Dans cette première salle, sont également présentés des momies d'animaux (faucon, crocodile et chat), des ouchebtis et des stèles ou fragments de relief. La seconde salle présente un don d'Émile GUIMET (1904). Il s'agit de tissus décorés de motifs coptes provenant des tuniques dont les défunts sont habillés. Ces tissus viennent du site d'Antinoë et datent des IV^e-IX^e siècles.



Figure 1 : Enveloppe de cartonnage de Djedmoutiouesankh (XXII^e dynastie)

© Photo Céline VILLARINO.

Le reste de l'après-midi étant libre, certains sont allés visiter le musée d'Unterlinden pour admirer le retable d'Issenheim, d'autres ont arpenté la petite Venise et les rues de Colmar. Nos pas ont pu, aussi, nous amener jusqu'à la maison natale de Bartholdi qui, en dehors d'être un natif de Colmar, est l'auteur de la statue de la Liberté et celui de la statue de Champollion que le musée de Grenoble peut se glorifier de posséder.

La journée s'est terminée dans un restaurant de Colmar pour partager et échanger nos impressions de la journée.

Le dimanche 29 octobre, notre chauffeur de bus nous a conduits jusqu'à Bâle. L'Antikenmuseum possède une magnifique collection égyptienne présentée chronologiquement du prédynastique à l'époque gréco-romaine. Il est aussi possible de découvrir des œuvres d'art grecques, italiennes, étrusques et romaines.



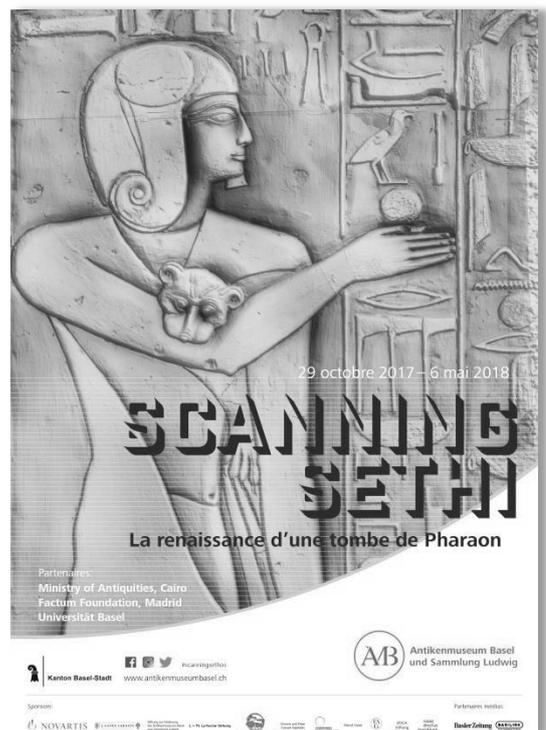
Figure 2 : Vase au nom de Peribsen (II^e dynastie), BSAe 1088.
© Photo Céline VILLARINO.

Mais l'intérêt de notre escapade s'est essentiellement porté sur l'exposition qui venait d'ouvrir ses portes et dont nous avons été les premiers visiteurs : « Scanning Sethi. La renaissance d'une tombe de pharaon ». Cette exposition retrace le destin de cette tombe depuis sa découverte par Belzoni le 17 octobre 1817 : documents d'époque, mobilier funéraire original, etc. Surtout, l'Antikenmuseum

s'engage avec la Factum Foundation à reconstituer des monuments appartenant au patrimoine culturel mondial mais dont l'état est déplorable. Le point d'orgue de cette exposition est donc une reproduction, grâce à des procédés modernes de scans en 3D, de deux salles de la tombe de Séthi I^{er} (l'une telle que Belzoni l'a découverte et qu'il a nommée « Hall of the Beauties » et l'autre [salle J] telle qu'elle est actuellement) ainsi que le sarcophage du pharaon.

C'est avec regret que l'heure du départ a sonné. Notre chauffeur nous attendait et, pour rejoindre Grenoble, cinq heures de route devaient s'écouler...

Céline VILLARINO



Escapade à Milan, Bologne et Florence : visites des archives (Université Milan), du museo Civico Archeologico (Bologne) et du museo Archeologico (Florence)

DU MERCREDI 18 AU SAMEDI 21 AVRIL 2018

Par une belle journée du mois d'avril nous avons passé la frontière transalpine en direction de l'Italie, en même temps que le soleil.

Première étape : les archives égyptologiques de l'Università degli Studi « la Statale » de Milan. Après un rapide tour du centre historique et du Duomo, fortement encombré par la présence simultanée du salon du Design, nous avons été chaleureusement reçus par Patricia PIACENTINI et son équipe, Christian ORSENIGO et Laura MARUCCHI. Depuis 1999, cette bibliothèque ouverte au public et aux chercheurs s'attache à sauvegarder correspondances, carnets de fouilles, notes, dessins, photographies et bibliothèque personnelle des grands égyptologues du XIX^e et XX^e siècles. Nous avons pu consulter avec beaucoup d'émotion les lettres d'Auguste MARIETTE, accompagnées de copies de textes hiéroglyphiques et de commentaires ; les archives manuscrites de Victor LORET concernant les fouilles de Saqqara, une maquette inédite d'un catalogue du musée de Boulaq, des notes, dessins, cartes et aquarelles de la Vallée des Rois et le journal de fouilles des tombes de Thoutmosis III (KV 34) et Amenhotep II (KV 35) ; puis un fonds très important de photographies historiques de sites égyptiens provenant d'Alexandre VARILLE et d'Elmar EDEL.

Certains de ces documents ont été publiés¹. Une page Facebook dédiée permet d'avoir accès à certaines des photographies et manifestations : *Biblioteca e Archivi di Egittologia – Università degli Studi di Milano*.

¹ Chr. ORSENIGO, *The Valley of the Kings Rediscovered. The Excavation Journals of Victor Loret (1898-1899) and other Manuscripts*, Milan, 2004. Site internet : <http://www.unimi.it/ENG/university/31835.htm> (dernière consultation le 15/07/2018).



Figure 1 : Logo de la page Facebook de la *Biblioteca e Archivi di Egittologia – Università degli Studi di Milano*.

© Università degli Studi di Milano.

Le temps de consultation étant malheureusement limité par rapport à l'ampleur de ces archives, nul doute que certains d'entre nous retourneront là-bas. Un grand merci pour la qualité de l'accueil qui nous a été réservé.

Après une nuit passée à Parme, le 19 avril nous étions à Bologne, magnifique ville ocre rouge au centre historique ancien très bien préservé, pour découvrir la collection égyptienne du Museo Civico Archeologico située dans le palais Galvani. Scénographie claire et lumineuse où chacun des 3 500 objets est mis en valeur sur un fonds neutre avec un éclairage et des cartels soignés. Cette collection abrite surtout une partie des bas-reliefs de la tombe d'Horemheb de Saqqara. Nous pouvons mentionner leurs nombreux cônes funéraires ainsi que le relief d'Hormin présentant la pesée du cœur (XIX^e dynastie ; EG 1944), le fragment de relief peint au nom d'Horirââ (XXVI^e dynastie ; EG 1920) ou le relief de Nectanébo I^{er} (XXX^e dynastie ; EG 1870).

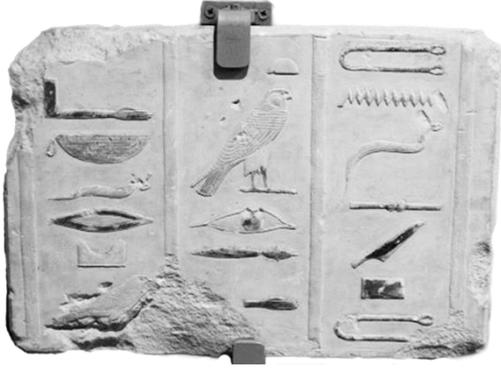


Figure 2 : Relief Horiraâ (XXVI^e dynastie), EG1920.
© Photo Céline VILLARINO.

Le musée étant situé dans une rue contiguë à la piazza Maggiore, une grande partie des monuments du centre ancien sont accessibles très rapidement. Après une pause découverte de la gastronomie bolognaise qui mérite bien sa renommée, chacun a improvisé son itinéraire de découverte. Mention spéciale au Palazzo e Biblioteca dell'Archiginnasio qui abrita de 1563 à 1803 une des plus anciennes et prestigieuses universités d'Europe, décoration très dense d'écussons commémoratifs d'étudiants et de professeurs, collection rare d'incunables et d'éditions du XVI^e siècle et impressionnant Théâtre d'Anatomie.

Arrivés à Florence le 19 au soir, nous étions nombreux à avoir en tête ce défi majeur d'arriver à combiner un programme de tout ce qu'il était possible de faire en une seule journée. Visite en début de matinée de la collection égyptienne du Museo Archeologico di Firenze, deuxième collection d'Italie après celle de Turin, plus de 14 000 pièces issues des

collections NIZZOLI et SCHIAPARELLI et du partage de fouilles de l'expédition franco-toscane d'Ippolito ROSELLINI et Jean-François CHAMPOLLION, avec le musée du Louvre. Le musée possède une très riche collection de stèles funéraires. Nous avons aussi pu admirer le pilier peint de la tombe de Séthi I^{er}, pendant de celui du musée du Louvre. Il était également possible de voir un buste (probable) du pharaon Amasis (XXVI^e dynastie) ainsi que de nombreux cercueils et objets issus du mobilier funéraire sans oublier ceux de la vie quotidienne. Et, dans un meuble dédié à l'abri de la lumière, étaient exposés un ensemble de tissus copte d'une incroyable finesse et touchant témoignage de chaussettes et de moufles de pieds pour enfant. Mais nous pouvons regretter la laconicité des cartels n'indiquant jamais la provenance.

Chacun ayant suivi son programme personnel pour visiter la ville, le groupe s'est reformé, exténué de courbatures et d'ampoules aux pieds mais des étoiles plein les yeux autour d'un dernier repas dans un restaurant proche du Ponte Vecchio avant de reprendre la route du retour.

Nathalie ARMAND

Voyage en Russie : Saint-Pétersbourg, Moscou et Transsibérien

DU LUNDI 17 JUILLET AU JEUDI 10 AOÛT 2017

Le 17 juillet 2017, un groupe de vingt-trois membres de l'ADEC atterrissait à Saint-Pétersbourg, tous munis du sésame indispensable, le visa !

Quelques problèmes de bagages (aucun à l'arrivée) mais tout rentra dans l'ordre dès le lendemain, sauf une valise manquante que ses propriétaires ont retrouvée en rentrant chez eux après quatre semaines.

Ceci ne nous a pas empêchés de profiter de la découverte de cette ville, créée par Pierre LE GRAND il y a tout juste 300 ans et magnifiquement restaurée.

Visite des lieux « incontournables » : Forteresse Pierre et Paul ; Palais Youssouпов ; ceux de Paul 1^{er} à Pavlosk et de Catherine II à Pouchkine (dont la chambre de l'Ambre est une pure merveille) ; les cathédrales Saint-Isaac, Saint-Sauveur-sur-le-Sang-versé, Saints Pierre et Paul (où se trouvent les tombeaux des tsars, y compris ceux de Nicolas II et sa famille, rapatriés au début des années 2000) ... et bien sûr l'exceptionnel musée de l'Ermitage avec ses collections de peinture (entre autres) et pour nous, raison majeure de ce voyage, la collection égyptienne, allant du Prédynastique jusqu'à la XXV^e dynastie.



Figure 1 : Musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg.
© Photo Dominique TERRIER.

Elle fut créée en 1852 et son premier inventaire fut réalisé par Wl. GOLENISCHEFF. Collection un peu décevante (une seule salle avec des vitrines mal éclairées) malgré quelques belles pièces (une statue d'Amenemhat III, un morceau du traité de paix entre Ramsès II et Hattousil III, quelques ouchebtis rares et de beaux objets (canard, modèles réduits du Moyen Empire).

Dans une deuxième salle, nous avons eu la surprise de découvrir une exposition sur Nefertari, prêtée par le Musée de Turin, belle occasion de (re)découvrir ces objets.

En ville, nous découvrons les sphinx d'Amenhotep III en décor sur le quai de l'Université : dommage qu'ils ne soient pas intégrés à la collection égyptienne.

Enfin, c'est transformés en « petits hommes verts » que nous avons admiré la ville depuis un autre point de vue : celui des canaux lors d'une promenade en bateau sous des trombes d'eau.

Après cinq journées à découvrir les beautés pétersbourgeoises, c'est avec le Sapsan (équivalent du TGV 1^{re} classe – avec des prestations supérieures) que nous gagnons Moscou, où nous attend notre deuxième guide.

D'entrée, nous découvrons les joies de la circulation (veille de week-end en plus), et pour compliquer encore un peu les choses, il y a dans toute la ville des travaux multiples en prévision du Mondial de football qui aura lieu en Russie en 2018.

Là encore, il y a les visites « incontournables » : Le Kremlin, impressionnant derrière ses hautes murailles ; le Goum et ses boutiques de luxe ; à l'extérieur le couvent de Novodietvitch, Sergeev Possad, ville de l'Anneau d'Or et le Domaine de Kolomenskoïé ; l'Université ; le métro et ses fresques à la gloire des travailleurs ; la galerie

Trétiakov et le musée Pouchkine qui renferme des trésors de peinture et... bien sûr la collection égyptienne !

Celle-ci a été créée en 1913 et W. GOLENISCHEFF y a rassemblé 6000 objets dont une partie est présentée (sur fond bleu !) représentant toutes les époques. La plupart d'entre nous ne suivent pas la guide, impatients de découvrir les différentes salles, où figurent quelques très beaux objets (un sphinx d'Amenhotep III, une exceptionnelle cuillère à fard à la nageuse, un rare *khepresch*), et une belle collection de portraits du Fayoum.

Nous bénéficions de l'explication de Marianne MICHEL sur le papyrus mathématiques de Moscou (appelé également Papyrus Golenischeff) qui à lui seul a justifié son inscription à ce voyage.

Et nous avons le plaisir de suivre la conférence – organisée spécialement pour notre groupe dans les locaux de l'agence de voyages moscovite – de S. IVANOV, un égyptologue qui nous parle des fouilles russes en Égypte : absolument passionnant !

Naturellement, nous avons tous dégusté un chocolat au café Pouchkine, rendu célèbre par la chanson « Nathalie » de Gilbert Bécaud en 1964 (ce café, qui n'existait pas à l'époque, a été inauguré en 1999).

Nos guides de St-Pétersbourg et de Moscou étaient d'une érudition totale, à laquelle nous ajoutons un français parfait et une pointe d'humour en plus pour la guide moscovite.

Les dix jours de ce voyage étant passés bien trop vite, une partie du groupe est rentrée en France, alors que quelques autres continuaient leur périple de 17 jours par le Transsibérien à travers l'Asie, via Kazan, Ekaterinbourg, Irkoutsk et le lac Baïkal, la Mongolie et ses espaces fabuleux, pour arriver à Pékin et y passer cinq journées ... mais ceci est une autre histoire.



Dominique TERRIER

Figure 2 : Statue d'Amenemhat III, XII^e dynastie (Musée de l'Ermitage).

© Photo Dominique TERRIER.



Figure 3 : Basilique de Saint-Basile-le-Bienheureux à Moscou.

© Photo Dominique TERRIER.

Fête de l'Égyptologie (2017) : « La vie quotidienne en Égypte ancienne »

SAMEDI 7 ET DIMANCHE 8 OCTOBRE 2017

La 13^e édition de notre fête se tenait, comme désormais tous les deux ans, à Vif, dans la salle polyvalente, mise gracieusement à notre disposition par la Municipalité.

D'importants travaux réalisés – doublage des murs pour une meilleure sonorisation – la rendent désormais encore plus agréable à l'usage.

M. le Maire Guy GENET, accompagné d'une partie des membres du Conseil municipal, nous faisait l'honneur d'inaugurer cette manifestation.

Bruno de LOYNES D'AUTROCHE, descendant direct de Jean-François CHAMPOLLION et membre d'honneur de notre association, avait fait le déplacement depuis la région bordelaise tout spécialement pour cet événement.

Le thème de notre week-end était axé sur « La vie quotidienne en Égypte ancienne ».

Près de 700 visiteurs se sont succédé durant ces deux journées, s'initiant à l'écriture des hiéroglyphes ou à la calligraphie – les adultes tout autant que les enfants –, suivant les explications de nos bénévoles passionnés et érudits sur les maquettes présentées (Chapelle blanche de Sésostri I^{er}, tombe de Sennedjem, habitat traditionnel, barque processionnelle, canopes, etc).

Ils pouvaient également s'initier à la lecture des noms de Pharaons dont les cartouches d'une trentaine d'entre eux ornaient les murs de la salle.

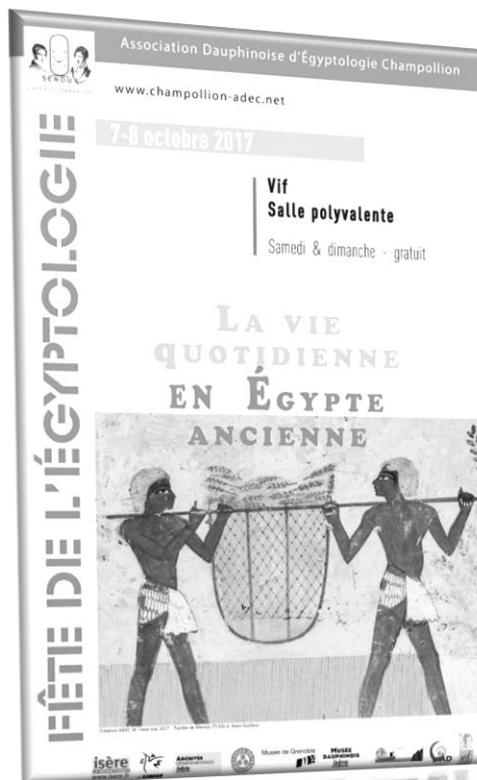
Les stands : la librairie *L'Esprit vif*, les revues *Égypte*, *Afrique et Orient*, *Pharaon Magazine* et celui de l'ADEC proposant une bourse aux livres, recevaient de nombreux visiteurs.

Ils découvraient également avec grand intérêt le dictionnaire en ligne VÉGA (Vocabulaire de l'Égyptien Ancien)¹, réalisé par une équipe montpelliéraine et présenté par deux des membres de la société ARCANAE, chargée de la valorisation scientifique à destination de tous les publics.

Le circuit « Sur les pas des Champollion » a entraîné un très grand nombre de visiteurs durant une heure et demie, lesquels au retour, pouvaient se désaltérer et se restaurer au bar ouvert sur place.

Et dès 16h, les activités laissaient place aux conférences (2 par jour), lesquelles permettaient de découvrir quelques aspects de la vie en Égypte ancienne :

¹ Consultable à l'adresse : <http://vega-vocabulaire-egyptien-ancien.fr/>.



- *Le survol de la vie d'un Égyptien*, par Bénédicte LHOYER ;
- *Le miel de Pharaon*, par Julie LAFONT ;
- *L'écrit au quotidien en Égypte ancienne*, par Sylvie DONNAT-BEAUQUIER ;
- *La Satire des métiers*, par Pascal VERNUS.

Rendez-vous en 2018 à Grenoble pour la 3^e Rencontre égyptologique sur le thème des Sciences.

Le samedi soir, une conférence de Pierre TALLET sur l'alimentation précédait un buffet réservé aux adhérents (sur inscription) et conférenciers, moment de grande convivialité.

Dominique TERRIER

Une fois de plus, grâce à des bénévoles compétents, efficaces et souriants, notre fête a été un réel succès.

ACTIVITÉS

Samedi et dimanche

ATELIERS HIÉROGLYPHES



Venez lire et écrire les hiéroglyphes
Enfants (dès 8 ans) & Adultes
11h, 14h et 15h

ATELIER CALLIGRAPHIE



Venez vous initier à l'art de dessiner les hiéroglyphes
Non stop de 10h à 16h

PROMENADE



« Sur les pas des Champollion »
Animée par Karine MADRIGAL
Départ : 14h30 (durée env. 1h30)
RDV à la salle polyvalente de Vif

ATELIER JEUX



Venez apprendre en vous amusant
Non stop de 10h à 16h

MAQUETTES



Commentées par des membres de l'association
Non stop de 10h à 16h

- ▶ Chapelle Blanche
- ▶ Habitat et ferme traditionnels
- ▶ Tombe de Sennedjem
- ▶ Barque processionnelle...

EXPOSITIONS



- ▶ Copie de la regraphie de la Pierre de Rosette
- ▶ Cartouches

CONFÉRENCES

samedi 7 octobre

Bénédicte LHOYER
Docteurante en égyptologie, Montpellier
« *Survol de la vie d'un Égyptien* »

Julie LAFONT
Docteurante en égyptologie, Montpellier
« *Le miel de Pharaon* »

dimanche 8 octobre

Sylvie DONNAT
Maître de conférence en égyptologie, Strasbourg
« *L'écrit au quotidien en Égypte ancienne* »

Pascal VERNUS
Directeur d'études émérite en égyptologie, EPHE, Paris
« *La Satire des Métiers* »

ACCUEIL



« *Naos* » d'accueil pour tous renseignements sur le programme du week end (10h - 16h30)

STANDS

- ▶ Stand ADEC : informations (cours, voyages...) et adhésion à l'association
- ▶ Stand du dictionnaire en ligne VEGa (Vocabulaire de l'Égyptien Ancien)
- ▶ Bourse aux livres (vente au profit de l'association)
- ▶ Librairie L'esprit Vif
- ▶ Revue *Egypte, Afrique & Orient*
- ▶ Revue *Pharaon Magazine*

Bar et petite restauration

Survol de la vie d'un Égyptien

Bénédicte LHOYER

Doctorante en égyptologie, Université Paul-Valéry, Montpellier 3

Conférence du samedi 7 octobre 2017
Salle polyvalente – Vif

Pour tous ceux qui s'intéressent à l'Égypte antique, la figure de l'Égyptien ressemble à une vieille connaissance. Peuplant les murs des tombeaux et des temples, nous le voyons dans différentes activités, aussi bien au travail que dans des scènes familiales. Pourtant, l'erreur serait de prendre ces illustrations au pied de la lettre. En effet, l'image ne cherche pas à rendre la réalité mais à mettre en scène une certaine idée de la société égyptienne. L'élite qui commanda ces monuments, et qui en choisit les décorations, en fit un support de communication remarquablement efficace, si bien que la vie quotidienne antique nous semble familière. Avec le recul nécessaire, nous pouvons tenter de retracer artificiellement la vie d'un ancien Égyptien, de sa naissance jusqu'à sa mort, en utilisant à la fois les images et les objets découverts lors de fouilles.

L'histoire de notre Égyptien *lambda* commence donc naturellement dans le ventre de sa mère. Les représentations de femme enceinte ne sont pas très courantes dans l'art mais nous en retrouvons surtout sous la forme de petits vases en pierre ou en terre cuite. Majoritairement du Nouvel Empire, ils montrent une femme les mains placées sur le ventre dans un geste affectif. Sachant que le lait maternel était utilisé dans la pharmacopée égyptienne, ces récipients en contenaient peut-être à l'origine ?

En tout cas, lorsque l'accouchement se déclenchait, la future mère était conduite à l'écart et placée sur des « briques de naissance », la brique portant le nom de *meskhenet*. La position accroupie était donc privilégiée, et c'est une tradition qui perdure encore aujourd'hui dans certaines régions du monde comme l'Inde. En 2001 à Abydos, l'équipe de J. WEGNER découvrit l'une de ces briques qui appartenait sans doute à la princesse Reniseneb ou à une femme de haut rang fréquentant la maison du maire de la cité. Datant du Moyen Empire, entre 1750 et 1700 av. J.-C., elle est formée d'argile et de paille et porte un décor partiellement effacé. On distingue toutefois une femme assise sur un siège entourée de deux autres femmes, et tenant dans ses bras un bébé. Deux sortes de piliers faits d'un branchage supportent une tête de la déesse Hathor aux deux extrémités de la scène. Compte tenu de la dangerosité de l'accouchement, la protection divine était essentielle puisque nombre de femmes moururent en couches, à l'image de ce squelette féminin découvert à Gabati au Soudan, dont le fœtus fut enterré à ses pieds. L'utilisation de la magie était donc requise et rendue efficace à l'aide de formules magiques et d'objets rituels, comme la *meskhenet* ou les « ivoires magiques » dont l'utilisation reste le sujet de nombreux débats.

Si l'accouchement se passe sans problème, alors le petit fera son entrée dans la famille. Contrairement à une idée reçue, rien n'indique que les Égyptiens pratiquaient l'eugénisme et que les enfants nés handicapés étaient rejetés ou abandonnés comme à Sparte ou à Rome. En tout cas, nous avons beaucoup d'images de femmes allaitant au sein des enfants en bas-âge, en statuettes ou en bas-relief. Le musée du Louvre posséderait aussi un biberon (N 132), formé d'un coquillage orné d'une tête d'hippopotame en pierre rouge, c'est-à-dire une image de la déesse Taouret. La forme très allongée du coquillage, plus le fait que le long bec ait été limé, nous fait pencher pour cette hypothèse.

Puis l'enfant va grandir. Qu'il soit un garçon ou une fille, la représentation canonique se fonde sur trois conventions. Comme sur le petit groupe de la famille du nain Seneb (IV^e dynastie, musée du Caire, **figure 1**), l'enfant est nu, une « mèche de l'enfance » descend sur le côté droit de son crâne et il porte généralement son index à sa bouche. Ce geste est un signe hiéroglyphique qui signifie « téter », et non pas le silence comme certains savants de la Renaissance l'avaient interprété.

La présence d'enfants sur de nombreuses œuvres, y compris sur des ex-voto dédiés à Osiris abondent (musée du Louvre, N 1606). Sur les genoux d'un de leurs parents comme sur cette stèle du musée du Caire (**figure 2**) ou jouant avec eux sur un lit dans la décoration de certains mastabas de l'Ancien Empire, les enfants sont choyés. Malheureusement, le taux de mortalité est si élevé que seuls 30 % des enfants survivent au-delà de 5 ans.

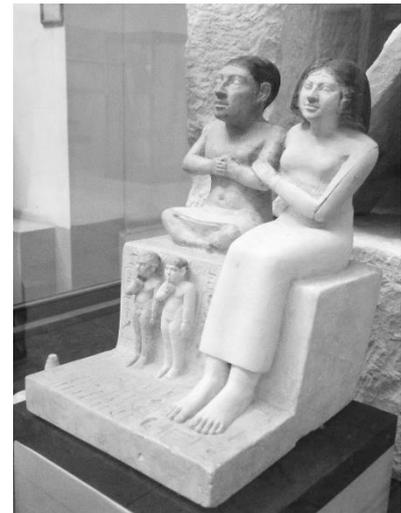


Figure 1 : Seneb et sa famille.
© Photo B. LHOYER.



Figure 2 : Stèle Caire CGC 20596.
© Photo B. LHOYER.

Pour les chanceux qui jouissent d'un statut social plus élevé que les autres, la formation de scribe débute à l'école du temple. Les fouilles de Chr. LEBLANC au Ramesseum ont permis de découvrir l'une de ces structures éducatives. D'une superficie de 700 m², coincé entre les cuisines et le palais royal, le bâtiment d'origine était en briques crues et composé de trois unités. Quelques ostraca suggèrent que les cours avaient lieu en plein air. L'apprentissage se faisait par l'étude et la copie de textes classiques, dont la *kémit* (« la somme »), un recueil de formules épistolaires qui s'avéraient précieuses pour de futurs fonctionnaires. Quant aux récréations, les jeux de billes ou de balles (généralement des fibres de lin recouvertes d'une toile) étaient plébiscités. Les tombes de Baqet III et de Khéty à Béni Hassan, datant du Moyen Empire, présentent sur leurs parois divers jeux d'enfants et probablement quelques bagarres. En effet, comme aujourd'hui, certains adolescents étaient turbulents et plusieurs bas-reliefs de l'Ancien Empire (tombe de Tepemânkh II ou mastaba « des deux frères ») témoignent déjà de l'existence d'une délinquance juvénile. On peut y voir un jeune chapeleur, littéralement pris la main dans un panier de nourriture, attrapé par un babouin tenu en laisse par un policier. Quant aux textes de sagesse, ils encouragent les jeunes hommes à ne pas se détourner des études pour aller écumer les bars de la cité, au risque d'être « comme une rame tordue dans une barque, qui n'obéit d'aucun côté ! » (Papyrus Anastasi IV, 11, 11-12).

Ce temps est aussi celui des premiers émois. Une jolie scène conservée dans la tombe de Khéty à Béni Hassan (Moyen Empire) montre ainsi un jeune homme offrant manifestement un cadeau à une jeune fille. Si l'amour était célébré – les poèmes égyptiens n'ont rien à envier à la littérature romantique – il fallait aussi que la famille approuve cette union. Là encore, les sages tel Ani avaient une opinion bien tranchée : « Méfie-toi d'une femme qui serait inconnue dans ta ville. Ne la regarde pas comme si elle était mieux que les autres, ne la connais pas physiquement : elle est semblable à une eau très profonde dont on ne connaît pas les remous. »

Si l'union se concrétisait, alors le couple fondait un nouveau foyer. Selon leur niveau social, la maison pouvait être de taille modeste, de taille moyenne ou une villa avec jardin pour les classes supérieures. Nous connaissons surtout les maisons de la communauté de Deir el-Médineh. Celles-ci, toutes en longueur, possédaient tout le confort moderne de l'époque : latrines, mobilier (chaises, coffres à linge, paniers et tapis) et vaisselle. Et comme aujourd'hui, divers travaux d'entretien pouvaient être réalisés, comme en témoigne un ostracon du musée du Louvre (E 23554) inscrit d'une commande de fenêtres.

Parmi les objets découverts dans les tombes et qui étaient utilisés au quotidien, nous retrouvons beaucoup de boîtes contenant des cosmétiques ou des vêtements de lin. Le raffinement de ces pièces, comme cette belle cuillère à fard du règne d'Amenhotep III (Nouvel Empire, XVIII^e dynastie, vers 1370 av. J.-C.), atteste du goût pour le bel outil et le soin apporté au corps. Par chance, les conditions climatiques de l'Égypte ont permis de conserver les robes en lin et les sandales que les défunts emportaient avec eux dans leur trousseau funéraire. Ces vêtements étaient évidemment portés et lavés régulièrement à l'aide de natron dilué dans de l'eau. Un examen attentif de quelques pièces a permis de découvrir des marques, la plupart du temps un sigle pour signifier l'appartenance de l'habit à telle ou telle personne. Dans le cas de l'architecte Kha (Nouvel Empire), dont le contenu de la tombe est conservé au musée de Turin, ce sont principalement ses sous-vêtements qui reçurent une petite broderie afin de ne pas les égarer lors des lessives communes. De même, plusieurs tuniques, comme celle de Takhan de la Troisième Période intermédiaire (vers 700 av. J.-C.), furent raccommodées pour allonger leur durée de vie.

Bien sûr, la vie en couple n'était pas de tout repos et divers problèmes pouvaient émailler le quotidien, entre tapages nocturnes, disputes entre voisins et les divergences d'opinion entre époux. Sur ce sujet, le sage Ani préconise d'être attentif envers son conjoint et le conseil qui suit va sans doute réveiller quelques souvenirs à notre lecteur... Voici ce qu'il dit :

« Ne surveille pas ta femme dans sa maison,
Quand tu connais son efficacité.
Ne lui dis pas : "Où est-ce ? Amène !"
Alors qu'elle l'a mis à une place appropriée.
Regarde attentivement, en gardant le silence,
Et tu te rendras compte de son habileté.
Que c'est réjouissant d'avoir ta main dans la sienne.
Il y en a ici de nombreux qui ne (le) savent pas. (...) »

L'Enseignement d'Ani, 22, 3-7

Heureusement, il y avait aussi de multiples occasions de faire la fête et les jours chômés ne manquaient pas. Chaque saison était rythmée par des processions religieuses donnant lieu à de grandes démonstrations de liesse. Ces célébrations eurent tant de succès qu'elles traversèrent les mers pour l'Europe. La « Belle fête d'Opet », célébrée à Thèbes, se retrouva ainsi à Rome sous le nom du « Navigium Isidis ». C'était aussi l'occasion pour boire de la bière, ou du vin pour les privilégiés, parfois jusqu'à l'ivresse. Un fragment de paroi issu d'une tombe du Nouvel Empire conservé aux musées royaux d'art et d'histoire de Bruxelles (E. 2877.I) présente une scène de banquet où un convive, ayant manifestement abusé de l'alcool, vomit avec peu de délicatesse sur son voisin... Afin d'éviter « la gueule de bois », cet homme pouvait utiliser les remèdes de la pharmacopée égyptienne. Un papyrus médical trouvé à Oxyrhynque, datant entre le I^{er} et le II^e siècle ap. J.-C., recommande de porter un collier constitué de feuilles de lauriers d'Alexandrie (*Danae racemosa*) pour lutter contre les nausées des lendemains de fête. Par contre, le papyrus n'indique pas le taux de réussite de cette astuce de grand-mère...

Concernant le monde du travail, la palette des métiers disponibles était très étendue. Généralement, les positions et les titres se transmettaient de père en fils, particulièrement dans les fonctions administratives et religieuses. Un célèbre texte, *L'Enseignement de Chéty* surnommé « la satire des métiers » (même si celui-ci correspond plus à une thématique qu'à un texte en particulier), nous offre une image acide de l'univers professionnel. Le texte raconte l'histoire d'un père qui essaye de convaincre son fils de devenir scribe au lieu de vouloir se tourner vers un autre métier. S'en suit alors la liste des professions et leur description, du pénible (sculpteur, charpentier, joaillier) jusqu'à l'abominable (le foulon, l'oiseleur ou le pêcheur). Nous connaissons plusieurs variantes de ce texte qui connut plusieurs ajouts au Nouvel Empire pour décrire les professions de policier, chef d'écurie ou encore soldat. Et il est vrai qu'en admirant les décors des tombes, les maîtres se distinguent aisément des travailleurs, comme dans la tombe de Pahéry à El-Kab (**figure 3**).

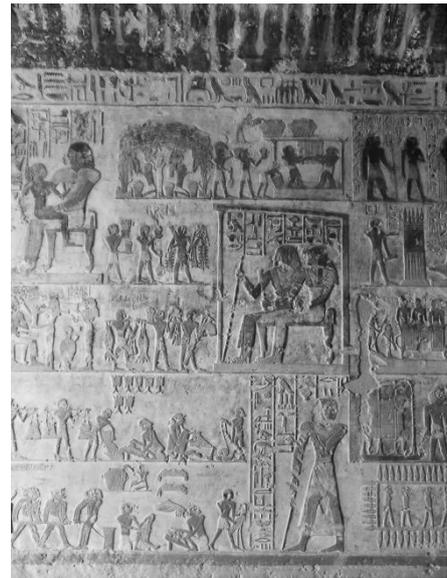


Figure 3 : Tombe de Pahery (El-Kab).
© Photo B. LHOYER.

Quoi qu'il en soit, pour la grande majorité de la population, l'espérance de vie n'était pas très élevée, autour de quarante à cinquante ans. Par contre, l'élite pouvait atteindre des âges canoniques, et quelques témoignages nous parlent de la vieillesse de façon poignante. Le sage Ptahhotep, à la V^e dynastie (Ancien Empire, vers 2400 av. J.-C.), a ainsi rédigé ce paragraphe : « Le grand âge est arrivé, la vieillesse est tombée, la déchéance est venue, la sénescence avance, celui qui reste couché à cause d'elle retombe en enfance chaque jour. La vue a baissé, l'ouïe est dure, la vigueur disparaît à force de fatigue. La bouche est silencieuse, incapable de parler, l'esprit est absent, incapable de se souvenir d'hier. Les os sont constamment douloureux (...) et le moindre mouvement est une épreuve. » (traduction B. MATHIEU).



Figure 4 : Tombe d'Irynefer (Deir el-Médineh, TT 290).
© Photo B. LHOYER.

Les images ont généralement tendance à gommer les rides et les traces de la vieillesse sur les visages, hormis quelques cas de travailleurs marqués par la pénibilité de leur tâche. Une émouvante image dans la tombe d'Irynefer, à Deir el-Médineh (TT 290, **figure 4**), montre un couple âgé comme l'indiquent les peruques blanches qu'ils portent. Rien, sur leur visage, n'indique pourtant les stigmates des années.

Puis viennent le temps de la mort et de la préparation du corps pour l'éternité. Les procédures ont beaucoup évolué entre les périodes anciennes et l'époque grecque, et variaient aussi selon le prix que la famille pouvait investir pour son défunt. Les étapes de la momification se retrouvent résumées sur un cercueil conservé au musée Roemer & Pelizaeus d'Hildesheim. De la purification du corps jusqu'à la pose des bandelettes, les vignettes permettaient de garantir magiquement la bonne exécution des gestes des taricheutes. Ces derniers étaient parfois bien peu précautionneux comme peut en témoigner la momie d'un certain Ouah du Moyen Empire. Outre une petite souris morte coincée entre les bandelettes de lin, certains avaient essuyé leurs doigts sales sur certaines pièces de tissu qui entouraient le corps !

Une fois l'embaumement achevé, les funérailles pouvaient avoir lieu. Il s'agissait généralement d'une procession pour accompagner le défunt jusqu'à sa dernière demeure. Un prêtre funéraire lisait les formules pour permettre au mort de rejoindre l'au-delà sans encombre et effectuait les derniers gestes avec différents outils symboliques. La tombe, scellée, était ainsi censée protéger la momie jusqu'à la fin des temps.

Mais la mort n'était sûrement pas la fin pour l'Égyptien puisque, de l'autre côté, la vie reprenait son cours « dans une situation semblable à celle qui était la sienne dans l'existence terrestre » selon la formule consacrée. Il pouvait ainsi aller et venir entre notre monde et l'au-delà, influencer sur les événements, faire des récoltes fabuleuses et profiter du voisinage des dieux.

Ce bref survol de la vie d'un Égyptien de l'Antiquité nous a permis de nous rendre compte d'une chose essentielle : à des milliers d'années de distance, ces hommes et ces femmes ont finalement vécu comme nous le faisons aujourd'hui. Ils firent face aux mêmes sentiments et aux mêmes tourments, et ils vécurent les mêmes grandes étapes de la vie. Cependant, il reste encore tant à découvrir sur eux que nous pouvons nous demander si, en fin de compte, l'Égyptien d'hier ne nous cacherait pas encore quelques aspects de sa vie...

Julie LAFONT

Doctorante en égyptologie, Université Paul-Valéry, Montpellier 3

Conférence du samedi 7 octobre 2017

Salle polyvalente – Vif

L'apiculture est un savoir millénaire dont les origines remontent bien au-delà de l'antiquité lorsque le miel était encore un cadeau de la nature indomptée. Découvert par des chasseurs-cueilleurs curieux de leur environnement, il est devenu au fil des siècles une substance essentielle dans l'alimentation et la culture de nombreux peuples.

La récolte sauvage du miel dans la préhistoire

Les premières traces d'une relation entre l'homme et l'abeille apparaissent dès l'époque mésolithique par l'intermédiaire de nombreuses peintures pariétales. Près de scènes représentant la chasse à l'antilope ou à l'élan, des dessins parfois très détaillés viennent illustrer la collecte de miel sauvage sur les murs de certains abris sous roche. L'une de ces peintures, située au KwaZulu-Natal, en Afrique du Sud, et datée d'environ 10 000 avant notre ère, montre un homme grim pant le long d'une échelle de corde en direction d'un essaim d'abeilles situé à l'aplomb d'une falaise. Plus récente (6000 av. n. ère), la fameuse « cueilleuse de miel » de la Cueva Araña, en Espagne, montre une femme accrochée à une échelle de lianes et tenant un panier à la main pour recueillir les rayons de miel (figure 1). Ces peintures sont les témoins privilégiés d'une pratique très ancienne de la collecte de miel sauvage que l'homme a pu développer durant la transition entre phases de nomadisme et de sédentarisation.

S'il n'existe aucune représentation de ce type pour la période du néolithique égyptien, il est toutefois possible de proposer quelques hypothèses concernant les lieux de nidification des essaims sauvages. Il semble ainsi assez logique de retrouver des abeilles au cœur des fourrés de papyrus du Delta, les nombreuses plantes à fleur leur permettant aisément de se nourrir et de se développer. Mais il semble également que des abeilles aient installé leurs colonies dans les failles des falaises des régions semi-désertiques, à quelques centaines de mètres des zones verdoyantes de la vallée du Nil. En effet, ce type d'emplacement correspond assez bien aux spécificités de l'abeille égyptienne, l'*Apis mellifera lamarckii* (figure 2). L'étude biologique et éthologique de plusieurs spécimens a notamment montré que cette sous-espèce fabrique de nombreux rayons, petits et ronds, et qu'elle prospère dans des espaces relativement étroits.



Figure 2 : Dessin d'une *Apis mellifera lamarckii*, D'après la *Description de l'Égypte ou Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française. Histoire naturelle II*, 1817, pl. I, n° 1.



Figure 1 : La cueilleuse de miel de la Cueva Araña (Espagne).

© Dessin d'Achillea, sur https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Cueva_a_rana.svg

L'intérêt naturel des hommes pour le miel – principal édulcorant connu jusqu'à la fin de l'antiquité – a poussé les Égyptiens à comprendre l'abeille endémique de leur territoire. S'ils ont probablement pratiqué la collecte sauvage, dont nous ne possédons aucune trace archéologique, les attestations iconographiques présentes tout le long du Nil témoignent des prémices d'une apiculture égyptienne dès le début de l'Ancien Empire.

La naissance de l'apiculture en Égypte

Datée de la V^e dynastie (vers 2500-2345 av. n. ère), la plus ancienne représentation connue à ce jour a été découverte dans le temple solaire d'Abou Ghorab, situé près du Caire et érigé sous le règne du roi Nyouserrê. Cette scène fait partie d'une série de tableaux composant les parois de la fameuse « Chambre des saisons », et décrit chacune des étapes de la production, depuis la récolte

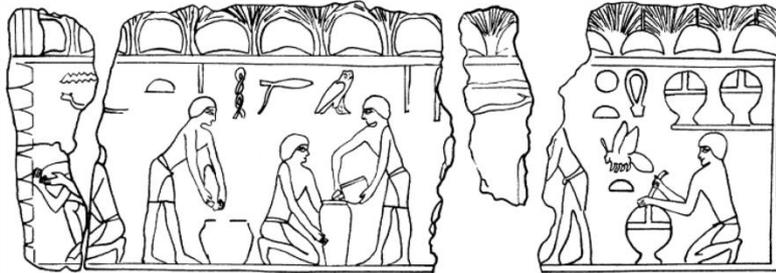


Figure 3 : Scène d'apiculture dans le temple solaire de Nyouserrê (Abou Ghorab).
D'après L. BORCHARDT, H. SCHÄFER, « Vorläufiger Bericht über die Ausgrabungen bei Abusir im Winter 1899/1900 », ZÄS 38, 1900, p. 94-103 (98) et pl. V.

des rayons de miel jusqu'au scellement des jarres (figure 3). Cette représentation témoigne de l'existence d'une industrie apicole déjà structurée à l'Ancien Empire.

À la XVIII^e dynastie (vers 1550-1300 av. n. ère), sous le règne du roi Thoutmosis III, le vizir Rekhmirê fait peindre à son tour un tableau illustrant également la récolte du miel dans son hypogée (TT 100). On peut y voir deux apiculteurs à l'œuvre, l'un enfumant des abeilles, l'autre ramassant les gâteaux de miel destinés à la fabrication de pâtisseries pour le défunt (figure 4).

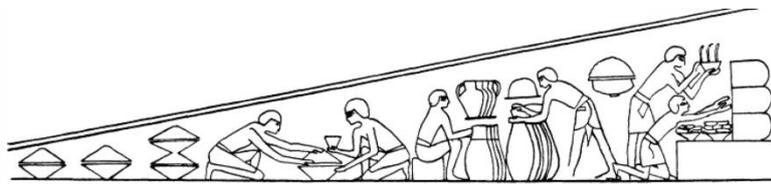


Figure 4 : Scène d'apiculture dans la tombe de Rekhmirê (Thèbes ouest, TT 100).
D'après No. de Garis DAVIES, *The Tomb of Rekh-mi-Re' at Thebes*, PMMA 11, 1943, pl. LI.

Au gré des siècles et à force de techniques, les Égyptiens se sont ainsi ouvert les portes d'une production plus stable et organisée que les récoltes sauvages pratiquées au début des temps néolithiques. Datés de la XXVI^e dynastie, les deux tableaux de la tombe de Pabasa (TT 279) démontrent en effet une pérennité de l'activité apicole en Égypte ancienne tout en soulignant son organisation millénaire.

Ces différentes représentations iconographiques montrent également à quel point les Égyptiens avaient une connaissance poussée de la nature, fruit d'une observation rigoureuse de leur environnement. Cette curiosité se retrouve dans les termes employés pour désigner aussi bien le miel que l'abeille. Dans un premier temps, l'insecte semble avoir été nommé de manière générique $\text{𓆎} \text{ff}$ (*âfef*) « la mouche ». Le démotique et le copte ont gardé cette appellation, désignant l'abeille par le terme composé $\text{𓆎} \text{f-n-bj.t}$ (*âf-en-bit*) « la mouche à miel ». Durant l'époque dynastique, c'est cependant le mot $\text{𓆎} \text{bj.t}$ (*bit*) qui prévaut, signifiant à la fois « l'abeille » et, dans une graphie un peu différente et par métonymie, $\text{𓆎} \text{rj}$ « le miel ». De ces différents substantifs dérivent deux nouveaux mots : $\text{𓆎} \text{bjty}$ (*bity*) et $\text{𓆎} \text{fty}$ (*âfty*) « l'apiculteur », le premier étant le plus usité au cours de l'histoire pharaonique. Ces hommes, responsables des essaims, des ruches et de leur entretien ainsi que de la production du miel, dépendaient de l'État et des grands temples.

Enfin, ces peintures offrent des informations sur la pratique de l'apiculture et les techniques développées par les Égyptiens. On peut ainsi noter l'existence de deux types de ruches : le premier est une jarre en terre réutilisée ; le second, une natte de roseaux tressés, recouverte de limon et de bouse de vache, puis enroulée pour obtenir un tube. Cette dernière technique, encore utilisée de nos jours par certains apiculteurs, permet d'entasser les ruches ensemble ; disposées ainsi les unes sur les autres, elles forment un mur et occupent moins de surface (**figure 5**). En revanche, aucun outil ni habit spécifique n'est représenté, rendant notre connaissance de l'activité apicole égyptienne lacuneuse. On peut toutefois établir certains parallèles avec les pratiques traditionnelles toujours employées, comme par exemple l'usage d'une balayette en feuilles de palmier pour nettoyer les ruches ou de briquette en bouse de vache séchée pour enfumer les abeilles.



Figure 5 : Des abeilles égyptiennes dans une ruche en tube.
© Photo G. FRIEDMANN (avec son aimable autorisation).

L'économie du miel durant l'ère pharaonique

En parallèle de ces représentations iconographiques, l'étude de la documentation administrative, retrouvée essentiellement parmi les ostraca et les papyri du village des artisans de Deir al-Médîna, nous permet aujourd'hui de comprendre un peu mieux la place du miel dans les rouages de la double économie propre au système égyptien. Tandis que la majorité des aliments était stockée en vue d'une répartition annuelle destinée aux Égyptiens, certains produits faisaient exception à la règle. Identifiée comme relevant du monopole royal, la production du miel semble avoir été contrôlée par l'État pendant plusieurs siècles, à l'instar du papyrus, des minéraux précieux, des dattes ou encore du lin. Une fois récolté, filtré et mis en pot, sa circulation était régulée par le Trésor et les principales institutions cultuelles, seuls habilités à administrer la diffusion de ce type de denrées. En effet, en tant que produit précieux, le miel était destiné en priorité à l'offrande divine. Chaque temple réalisant des offrandes pour le culte journalier du ou des maître(s) des lieux, il était indispensable de permettre un approvisionnement régulier. La rareté du miel et son rôle dans un tel contexte justifient de fait la thésaurisation mise en place pour éviter toute pénurie.

Ce n'est qu'à partir du Moyen-Empire, d'après les sources disponibles, que sa présence dépasse réellement le contexte culturel pour gagner le domaine de la vie quotidienne des vivants. Il devient une denrée échangeable à l'instar du blé, des sandales ou de la bière, rejoignant ainsi le marché de l'économie « horizontale ». Néanmoins, du fait de sa rareté et de son coût élevé, sa consommation resta longtemps limitée aux classes sociales les plus aisées comme l'attestent les tableaux d'offrandes découverts dans les tombes de nobles.

Les divers modes de consommation du miel

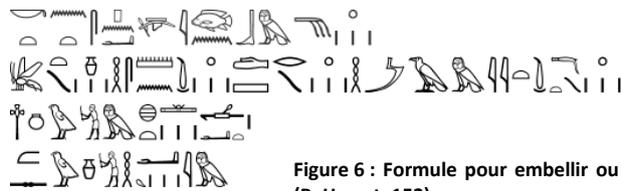
À l'instar de nombreuses cultures, l'Égypte et ses habitants étaient particulièrement friands de sucreries. À cela s'ajoute le fait que le miel était le principal édulcorant du pays jusqu'à l'apparition de la canne à sucre au VII^e siècle de notre ère. Il connaît ainsi une place prépondérante dans la fabrication de nombreuses pâtisseries comme l'illustrent très bien les scènes des tombes. Parmi les plus souvent mentionnés, on peut noter par exemple le gâteau-*châyt*, le gâteau-*qaou*, le pain-*our*, ou encore le gâteau-*biat*.

En parallèle, le miel était également présent dans certaines boissons, permettant par exemple d'augmenter leur teneur en alcool ou d'améliorer leur conservation. C'est le cas notamment d'un vin spécifique, le *chédeh*, dont la composition et la fabrication restent malheureusement assez mal connues. Plusieurs textes mentionnent toutefois l'usage du feu afin de faire réduire la préparation,

mais aussi le fait qu'il avait tendance « à rendre heureux ». Ces données laissent à penser qu'il pourrait s'agir d'une liqueur ou d'un vin cuit. Toutefois, il est également possible que le miel ne soit pas un ingrédient lié à la conception de cette boisson, mais simplement ajouté au moment de sa consommation.

De même, il semblerait que le miel entre dans la composition de bières fortes. Néanmoins, le peu d'analyses physico-chimiques réalisées sur les résidus trouvés dans certaines jarres ne permet pas de confirmer cette hypothèse. Contrairement au vin, boisson noble, ces breuvages étaient perçus comme néfastes, détournant l'esprit ; leur consommation fut d'ailleurs souvent dénoncée dans les Enseignements littéraires.

Enfin, la médecine tenait également une place importante dans la civilisation égyptienne. Parmi les nombreux *papyri* médico-magiques retrouvés à ce jour, plus de 600 occurrences mentionnent l'emploi du miel, ce qui fait de lui l'un des ingrédients curatifs les plus utilisés. En tant qu'excipient, il pouvait assurer spécifiquement ou simultanément le rôle d'édulcorant, de fragrant, d'adhésif ou encore de liant dans certains remèdes. Mais l'étude approfondie des textes médicaux révèle surtout la valeur médicinale exceptionnelle du miel. Principe actif polyvalent, il intervient ainsi dans des médicaments visant à soigner de nombreuses pathologies et possède des propriétés très diverses. Antibiotique, antiseptique, analgésique ou encore cicatrisant, ses usages étaient des plus variés. Il apparaît même dans des préparations cosmétiques destinées à effacer les rides.



« Autre (remède) pour embellir / rajeunir la peau : miel, natron rouge, sel du delta.

À broyer en un mélange homogène. En enduire les chairs. »

Figure 6 : Formule pour embellir ou rajeunir la peau (P. Hearst, 153).

Quel que soit leur objectif, toutes ces formules mettent en exergue une connaissance avancée des propriétés médicinales du miel de la part des Égyptiens de l'Antiquité.

Conclusion

À l'heure actuelle, établir une transition entre la pratique de la récolte sauvage en Égypte, propre à la période du néolithique, et le développement d'une apiculture organisée reste encore difficile. Toutefois, nous avons pu voir que les représentations iconographiques et les textes offrent de précieuses informations. Les Égyptiens de l'Antiquité ont su très tôt récolter les essaims sauvages, fabriquer des ruches et les entretenir, stocker cette denrée précieuse et gérer son économie. Pendant des millénaires, le miel est ainsi resté un produit très présent dans la culture pharaonique, utilisé aussi bien en cuisine qu'en médecine ou en contexte rituel.

Au cœur d'enjeux socio-culturels essentiels durant toute son histoire, le miel a su retrouver le chemin de nos tables et a regagné une place essentielle dans nos sociétés, notamment pour ses capacités nutritives et thérapeutiques exceptionnelles. Ce regain d'intérêt est aujourd'hui au cœur de nombreuses réflexions, en particulier sur l'usage intensif de pesticides ou d'engrais, des produits agressifs aussi bien pour la faune que pour la flore.



Figure 7 : Une *Apis mellifera lamarckii* sur une fleur de *Calendula*.

© Photo G. FRIEDMANN, avec son aimable autorisation.

L'écrit au quotidien en Égypte ancienne

Sylvie DONNAT-BEAUQUIER

Maître de conférences en égyptologie, Université de Strasbourg

Conférence du dimanche 8 octobre 2017
Salle polyvalente – Vif

L'Égypte pharaonique est réputée pour son écriture hiéroglyphique, ses conventions de représentation, et pour la place de l'écrit dans les pratiques funéraires des membres de l'élite. On pense bien sûr aux grands corpus funéraires (Textes des Pyramides, Textes des Sarcophages, Livre des morts, etc.). La place particulière que tient l'écrit en contexte funéraire est évidemment liée à la place que tient l'écrit dans la société pharaonique dans son ensemble. Cette place a d'ailleurs évolué depuis les premiers usages de l'écriture vers 3200/3150 avant notre ère, jusqu'à la fin de l'histoire pharaonique.

Dans cette conférence, on a essayé de donner une idée, de manière très partielle et schématique, de la place de l'écrit dans le quotidien égyptien (en précisant ce que cela signifie dans une société où le taux de personnes en capacité de lire et d'écrire est extrêmement réduit), essentiellement entre l'Ancien Empire et le Moyen Empire, cela dans le but de faire le lien avec les textes produits en contexte funéraire (les grands corpus funéraires, mais aussi des documents conçus à visée plus directement pratique pour les vivants, comme les « lettres aux morts ») Dans tous les cas, bien sûr, l'écrit demeure un outil graphique appartenant à la sphère des catégories sociales dominantes.



Figure 1 : Scribes, mastaba d'Idout (Saqqarâ, V^e dynastie).

© Photo Mathilde FRÈRE.

L'enseignement de Chéty – La Satire des métiers

Pascal VERNUS

Directeur d'études émérite à l'EPHE, Paris

Conférence du dimanche 8 octobre 2017
Salle polyvalente – Vif

L'œuvre intitulée *L'enseignement fait par le scribe Chéty fils de Douaouf pour son fils Pépy* est fondamentalement une « sagesse ». C'est un genre littéraire qui se définit de la manière suivante : un homme d'expérience s'adresse à un jeune homme qui entre dans la vie d'adulte – très souvent son fils – pour lui inculquer sous forme de prescriptions et de prohibitions des règles de conduite. *L'enseignement de Chéty*, loin de se borner à énumérer certaines de ces règles, insiste sur le principe sur lequel repose une existence bien menée : la réussite sociale dépend avant tout de la maîtrise de l'écrit. Pour bien faire valoir les avantages que procure le statut de scribe, Chéty se livre à une stigmatisation des métiers manuels, mettant ainsi en œuvre un thème, « la satire des métiers », qui anime par ailleurs – outre l'iconographie en deux et en trois dimensions – d'autres écrits didactiques, en particulier les morceaux choisis (« miscellanées ») de l'époque ramesside (XIII^e-XI^e siècles ? avant J.-C.). *L'enseignement de Chéty*, quant à lui, est antérieur. Une thèse, longtemps dominante en égyptologie, l'attribuait au début de la XII^e dynastie (à partir de 1991 avant J.-C.). Elle aurait été commandée à un écrivain stipendié par le nouveau régime, celui d'Amménémès I^{er} et de Sésostriès I^{er}, pour aider au recrutement de cadres administratifs que nécessitait alors la réorganisation de l'État. Récemment, de minutieux examens de ces attestations, ont remis en cause cette thèse. L'œuvre daterait au plus tôt de la fin de la XII^e dynastie, ou encore de la Deuxième période intermédiaire (1650-1550 avant J.-C.), voire même du début de la XVIII^e dynastie. En raison de l'extrême médiocrité de sa tradition textuelle, dont aucun des très nombreux manuscrits n'est antérieur au Nouvel Empire, le débat demeure ouvert.

Malgré cela, et, plus généralement par-delà les incertitudes qui pèsent çà et là sur l'interprétation du texte, la partie de l'œuvre dévolue à la satire des métiers ne manque pas d'intérêt. L'auteur choisit de brocarder vingt métiers manuels. Leur ordre d'énumération repose tout à la fois sur des regroupements par thèmes et par association d'idées. C'est la pratique habituelle de ces listes onomastiques à travers lesquelles le savoir était présenté et transmis dans l'Égypte pharaonique. Voici les métiers évoqués :

Sculpteur ; orfèvre ; métallurgiste/fondeur ; menuisier ; joaillier ; barbier ; cueilleur ; potier ; maçon ; charpentier ; jardinier ; cultivateur ; vannier/tresseur (?) ; fabricant de flèches/d'armes ; coursier ; charbonnier (?) ; cordonnier ; foulon ; oiseleur ; pêcheur.



Figure 1 : Potier.

Comme on peut le constater, tous les métiers manuels ne sont pas représentés. Manque, entre autres, le soldat qui sera pourtant la principale cible de la satire à l'époque ramesside. Autres temps, autres mœurs.

Dans *L'enseignement de Chéty*, chaque profession fait l'objet d'une évocation plus ou moins développée et visant avant tout à faire saillir ses inconvénients et ses désagréments en l'opposant implicitement aux avantages mirifiques dont jouit le scribe. Par exemple, voici le triste sort du jardinier :

« Le jardinier en train de porter le balancier,
Toutes ses articulations sont usées,
Un gros lipome est sur sa nuque,
Faisant de la graisse.
Il passe le matin à arroser les légumes,
Et le soir aux herbes,
Après avoir passé le jour à s'occuper de fruits (?).
Il ne s'arrête que pour mourir ...
Vieilli plus que (dans) toute autre profession. »

Dans cette description, le métier de jardinier est évidemment réduit à ses aspects négatifs : travail fastidieux, accaparant et usant. Cela vaut, bien sûr, pour les autres professions. Dans l'ensemble, les critiques se regroupent autour de quelques thèmes majeurs. Le travail manuel est salissant, pénible, voire dangereux ; il génère toutes sortes de pathologies et ruine la santé de ceux qui l'exercent, tout en les maintenant dans une condition misérable et humiliante. Il s'oppose au métier de l'écrit, lequel assure des habits de tissus fins, une nourriture abondante, la considération mais guère de redevance et le côtoiement gratifiant des « hauts dirigeants ». La satire est clairement caricaturale et se fonde sur une exagération systématique. Toutefois, elle n'exclut pas une certaine finesse d'observation. Soit, par exemple, le cordonnier :

« Le cordonnier, il est extrêmement mal,
Chargé de ses ustensiles pour l'éternité.
S'il se porte bien, c'est de la manière dont on se porte bien grâce aux cadavres !
S'il se met quelque chose sous les dents, c'est ses cuirs. »

Si on dit de lui qu'il n'a que ses cuirs à se mettre sous la dent, la notation est à deux degrés. D'une part, il gagne si peu qu'il se nourrit de peau, quand le scribe s'offre de la viande. D'autre part, allusion est faite à une attitude propre à l'exercice du métier. Des représentations, en effet, le montrent tenant entre ses dents une lanière de cuir, peut-être pour l'assouplir, sûrement pour avoir plein usage de ses deux mains.

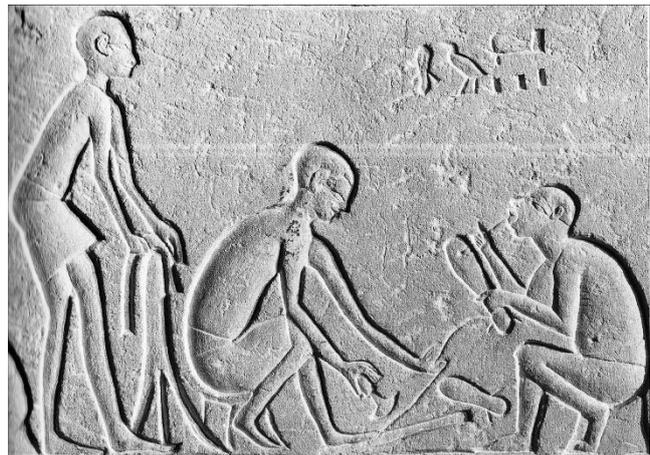


Figure 2 : Cordonnier.

En définitive, il ne manque à *L'enseignement de Chéty* qu'un manuscrit copié par un bon scribe pour être reçu parmi les œuvres marquantes de la littérature de l'Égypte pharaonique. En tout cas les Égyptiens du Nouvel Empire considéraient le scribe Chéty, auquel l'enseignement est attribué à tort ou à raison, comme le meilleur des écrivains classiques.

Les « ombrages » de Vif : histoire d'une demeure du XVII^e siècle à nos jours

Karine MADRIGAL

Chargée du dépouillement des archives Champollion

Conférence du samedi 18 novembre 2017
Archives départementales – Grenoble



Figure 1: Exemple de l'un des volumes des archives Champollion.
© Photo K. MADRIGAL.

Depuis le mois de juillet 2010, un partenariat original a été mis en place entre les Archives départementales de l'Isère (ADI) et l'Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion (ADEC). Ce partenariat a pour but le dépouillement et l'étude des archives CHAMPOLLION conservées aux ADI. L'étude d'un fonds d'archives peut amener le scientifique à faire des recherches sur les individus détenteurs de ces documents mais également à se plonger dans l'histoire de la demeure qui les gardait. Les archives CHAMPOLLION furent jusqu'en 2001 la propriété des descendants du frère aîné de Jean-François CHAMPOLLION, le déchiffreur des hiéroglyphes. Ces précieux papiers furent conservés dans la demeure vifoise de la famille, lieu de villégiature particulièrement apprécié du père de l'Égyptologie.

Les origines du domaine

Concernant les origines du domaine, les informations sont assez succinctes et les archives peu nombreuses. En lien avec le projet d'ouverture de la Maison Champollion, des analyses et des études de dendrochronologie ont été réalisées. Elles ont permis de déterminer les grandes phases de construction du bâtiment. La première phase voit la construction d'un volume de bâtiment sur deux niveaux, avec une tour qui contenait probablement un escalier à vis. Pour cette première phase, nous n'avons pas de date précise. La deuxième phase importante pour le bâtiment se déroule au cours du XVII^e siècle. Le bâtiment principal est transformé et des éléments sont ajoutés. La porte d'entrée principale de la demeure date probablement de cette époque. Cette maison était sans doute dédiée à un usage viticole (la présence de vigne sur le domaine est attestée sur des documents plus récents). Une troisième intervention sur le bâtiment s'opère au cours du XVIII^e siècle. Les grandes ouvertures actuelles sont probablement réalisées à ce moment-là. Les dépendances dateraient aussi de cette période. Le corps de logis principal est à peu près le même à l'heure actuelle et n'a pas beaucoup changé depuis le XVIII^e siècle. La magnanerie (c'est-à-dire le lieu d'élevage du ver à soie) se trouvait du côté des dépendances et des mûriers étaient probablement présents sur le domaine.

À partir du XVIII^e siècle, nous commençons à avoir quelques informations. Un acte de vente daté du 26 décembre 1710¹ nous apprend qu'Étienne BONNOT achète de nombreux biens à la famille DAMBEL dont le domaine qui nous intéresse. Un acte notarié conservé également dans les archives privées des descendants CHATEAUMINOIS nous décrit l'état du domaine et en particulier la maison au moment de l'achat par Étienne BONNOT. On constate que la maison était en mauvais

¹ Acte de vente : ADI, 3E1407-5.

état. Les grands changements opérés sur le bâtiment dateraient-ils de la période où Étienne BONNOT était propriétaire et sont-ils dus au mauvais état de la maison ? Les informations données par les études architecturales récentes en lien avec le projet d'ouverture du musée Champollion font écho aux informations données par les actes notariés découverts. Les grands changements visibles sur le bâti et datant du XVIII^e siècle sont peut-être l'œuvre de la famille BONNOT et en lien avec le mauvais état de la maison.

La famille BONNOT confiera la gestion du domaine à un certain BERRIAT comme nous l'indique le bail rédigé devant le notaire SALLICON et daté du 20 novembre 1764. Ce document nous donne les conditions de gestion et d'exploitation du domaine ainsi que les différents éléments le composant. Le bail est établi entre André BERRIAT et Claude BERRIAT, père et fils, laboureurs et Étienne BONNOT, propriétaire du domaine.

La tradition assure que Gabriel BONNOT, abbé de MABLY et son frère Étienne BONNOT, dit CONDILLAC, vinrent séjourner dans cette propriété, au cours de leur enfance et de leur jeunesse.

L'achat par Pierre BERRIAT

D'après l'acte de vente passé devant le notaire SALLICON le 11 août 1778, Pierre BERRIAT achète à Jacques Étienne BONNOT (avocat à Briançon) « les immeubles, effets mobiliers quelconques et généralement tout ce que le sieur Bonnot a et possède au bourg et territoire de Vif ». Une partie des immeubles consiste en « un domaine composé d'une maison de maître, maison fermière, basses cours, tinailler, caves, écuries, granges, orangeries, placages, jardin, verger et terre joints ensemble. » La transaction s'élève à 24 000 livres dont 6009 livres pour les biens mobiliers. Les 17991 livres restantes correspondent au domaine mais également à des terres cultivables, un vignoble, etc. Sont consacrées « huit mille livres pour la partie entière des bâtiments, basses cours, placages et jardin, clos par une haie vive au levant. »

La famille BERRIAT

Le 2 mars 1767, Pierre BERRIAT (1740-1825) épouse Françoise TROUSSET (1739-1809). De cette union, vont naître dix enfants dont Hugues-Honoré BERRIAT qui fut maire de Grenoble de 1835 à 1842 ; Sébastien qui fut notaire à Vif ; Marie-Pauline qui fut un amour de jeunesse de Jean-François CHAMPOLLION et Zoé BERRIAT, future épouse de Jacques-Joseph CHAMPOLLION-FIGEAC.

La famille CHAMPOLLION

La famille CHAMPOLLION est originaire de Valjouffrey, en Isère. L'arrière-grand-père de Jacques-Joseph et de Jean-François CHAMPOLLION, Claude CHAMPOLLION, naît à Valjouffrey. Il épouse en 1685 Benoîte PELLISSIER. De cette union naîtront plusieurs enfants dont Barthélémy en 1694. De l'union entre Barthélémy CHAMPOLLION et Marie GÉRÉOUD naîtront 12 enfants dont Jacques, père de l'égyptologue.

Jacques CHAMPOLLION, né en Valbonnais, décidera de quitter sa ville natale et choisira la route et le commerce ambulant de livres contrairement à ses frères qui restèrent en Dauphiné et devinrent de petits notables. En 1770, Jacques CHAMPOLLION s'installe à Figeac. Il épouse Jeanne-Françoise GUALIEU le 28 janvier 1773 à Figeac et de cette union naîtront sept enfants dont Jacques-Joseph en 1778 et Jean-François en 1790. Rapidement les frères CHAMPOLLION vont venir s'installer sur Grenoble pour leurs études ou pour leur travail.

L'union BERRIAT – CHAMPOLLION

Jacques-Joseph CHAMPOLLION-FIGEAC épouse le 1^{er} juillet 1807 à Grenoble, Zoé Agathe BERRIAT. Contrairement à ce qui a été dit et écrit de nombreuses fois, la maison n'a pas été donnée en dot lors du mariage. Nous en avons la preuve grâce au contrat de mariage qui est présent aux ADI. Le contrat donne le descriptif de la dot : « Mr Berriat père constitue en dot à la demoiselle Agathe Zoé Berriat sa fille, future épouse, et pour elle, au dit sieur Champollion son futur, la somme de douze mille livres tournois, faisant onze mille huit cent cinquante francs, qu'il s'oblige de payer dans quatre années, à dater de ce jour et pour tenir lieu des intérêts de la dite somme, il s'oblige de loger et nourrir les futurs époux pendant cet intervalle de temps sans répétition. »

La maison échoit à Zoé BERRIAT lors du décès de son père. La déclaration de succession de Pierre BERRIAT montre qu'il possédait de nombreux biens sur la commune de Vif qu'il a fallu partager entre ses différents enfants. Certains biens ont été hérités en « bien propre » et d'autres en « indivision ».

Il faut regarder la déclaration de succession de Zoé BERRIAT pour comprendre ce qu'il en est de la maison qui nous intéresse. Dans la déclaration de succession, il est tout d'abord dit que Jacques-Joseph CHAMPOLLION renonce à l'usufruit de la maison au profit de ses enfants : donc CHAMPOLLION-FIGEAC n'a jamais été propriétaire de la maison.

Ensuite, dans le tableau dressant la liste des biens, il y a deux catégories : les biens en indivision avec Hugues BERRIAT et les biens propres. Dans la liste des biens propres on retrouve la maison et le jardin (parcelles 361 et 363). On a ici la preuve que Zoé BERRIAT a hérité, en bien propre, de la maison familiale et du jardin attenant à la maison. Elle hérite également en bien propre de la parcelle contigüe n° 535 qui est le verger.

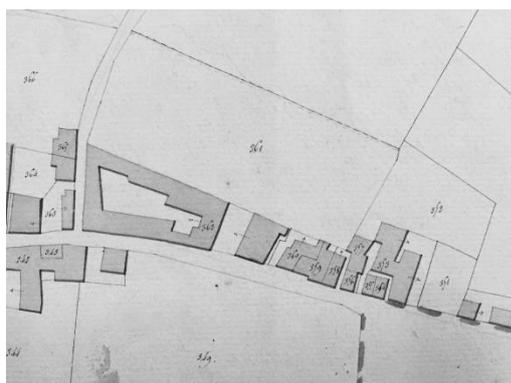


Figure 2 : Cadastre napoléonien.
© Archives départementales Isère.

Dans tous les documents officiels, nulle part il n'est fait mention d'une appellation « les ombrages » pour la maison. Il s'agit uniquement d'un surnom donné par Jean-François CHAMPOLLION à ce domaine qui lui plaisait énormément. Il faut surtout rechercher des informations liées aux parcelles 361, 363 et 535.

La descendance du couple Zoé BERRIAT - Jacques-Joseph CHAMPOLLION-FIGEAC

De l'union entre Zoé BERRIAT et Jacques-Joseph CHAMPOLLION naîtront six enfants.

Le premier se prénomme Joseph-Ali. Le choix du nom oriental Ali signifiant « le bien aimé » fut fait par son oncle, Jean-François CHAMPOLLION. Il est né le 7 mai 1808 à Grenoble. Il est décédé le 23 mars 1840 à Saint-Germain-en-Laye et est inhumé au cimetière de Vif. « Garde à cheval des Forêts de la couronne » comme le précise son faire-part de décès, Ali n'était pas marié.

Le deuxième est une fille, Amélie-Françoise. Elle naît le 17 juillet 1809 à Grenoble et décède très jeune le 13 janvier 1811 également à Grenoble. Son lieu d'inhumation n'est pas identifié.

Le troisième est Jules. Il naît le 2 mai 1811 à Grenoble et décède le 13 février 1864 à Grenoble. Il épouse Élise Alexandrine Clémence GRAU de SAINT-VINCENT qui était la fille du directeur de la manufacture de Beauvais.

Le quatrième enfant est Louis Aimé. Il est né le 16 juillet 1812 à Grenoble. Il est décédé le 20 mars 1894 à Vif et il est inhumé au cimetière de Vif. Tout comme son frère, il épousera une fille de la famille GRAU de SAINT-VINCENT. Il fut maire de Vif de 1870 à 1876.

Le cinquième enfant est une fille. Joséphine Agathe Zoé Césarine est née le 5 juillet 1815 à Grenoble et elle est décédée le 18 mars 1903 à Fontainebleau où elle est inhumée. Elle épouse Joseph Philippe Claude FALATHIEU.

Le dernier enfant est Paul Alfred né le 7 juillet 1820 à Grenoble. Il est décédé le 25 octobre 1863 à Vif et est enterré au cimetière de Vif.

L'héritage de la maison

Donc nous l'avons vu, Zoé BERRIAT-CHAMPOLLION reçoit le domaine en héritage au décès de son père. Lorsqu'elle décède à son tour, ce sont ses enfants encore en vie, c'est-à-dire Jules, Aimé, Zoé Agathe et Paul qui héritent à leur tour de la maison.

L'étude des matrices cadastrales nous montre qu'en 1856, Aimé CHAMPOLLION-FIGEAC et Zoé FALATIEU sont les propriétaires, en indivision, de la maison familiale. Donc il y a de fortes chances pour qu'ils aient hérité des parts de leurs frères décédés avant eux.

Une inspection des Ponts et Chaussées datée de 1868 nous informe que le propriétaire de la maison est Aimé CHAMPOLLION-FIGEAC et qu'il a été autorisé à construire un trottoir en avant de la maison de Vif sur la route impériale n° 75.

Une délibération du Conseil municipal de Vif datée de 1875 concède de vendre à Aimé CHAMPOLLION un emplacement se situant au bout d'une parcelle lui appartenant. Le contrat de vente daté de 1876, nous apprend qu'Aimé CHAMPOLLION-FIGEAC était propriétaire de la parcelle vifoise n° 536, c'est-à-dire la parcelle du bout de la propriété actuelle qui est considérée comme la partie champêtre du domaine. Cette parcelle n'apparaît pas dans la succession de Zoé BERRIAT. Quand a-t-elle été acquise ?

Aimé CHAMPOLLION qui a épousé Claire Adèle GRAU de SAINT VINCENT aura une fille : Louise Alice CHAMPOLLION-FIGEAC. Au moment du décès d'Aimé CHAMPOLLION-FIGEAC, sa fille devient l'héritière de la part de la maison. Elle se retrouve donc en indivision avec sa tante Zoé FALATIEU jusqu'au décès de celle-ci en 1903.



Figure 3 : Portrait d'Alice de LA BRIÈRE.
© Archives privées.

Louise Alice épousera Léon de LA BRIÈRE le 7 février 1870 à Paris. Ils auront deux enfants : Yves Marie (qui entre dans les Ordres et n'aura pas d'enfant) et Marie Renée Chantal. C'est cette dernière qui deviendra propriétaire du domaine en 1935.

Marie Renée Chantal épousera le 6 janvier 1891 à Paris Georges LE CLERC. Ils auront trois enfants : Hélène LE CLERC, Yvonne LE CLERC et Charles Marie Édouard LE CLERC.

Yvonne LE CLERC épousera Jean-Charles HORNUNG (1890-1981). De cette union naîtront Micheline et Véronique. Micheline (1922-2014) épousera Étienne EDOU (1913- ?) et Véronique (1929- ?) épousera Bertrand de VILLARTAY (1928-2015).

Hélène LE CLERC épousera Vincent COUPRIE (1886-1963). De ce mariage naîtront plusieurs enfants dont Yves (1914-1997) et Marie-Aimée (1915-2014), future épouse CHATEAUMINOIS.

Le couple CHATEAUMINOIS, descendant des BERRIAT - CHAMPOLLION-FIGEAC, sera le dernier propriétaire du domaine. Le couple vendra la maison ainsi que le mobilier en 2001 au Conseil général de l'Isère.

Conclusion

Le travail mené durant plusieurs mois dans les archives, sur les sources premières, mais également l'accès à de nombreux documents inédits conservés dans la famille, ont permis d'éclaircir certains points d'ombre mais également de restaurer la vérité sur un certain nombre d'éléments. Comme le disait Jacques-Joseph CHAMPOLLION-FIGEAC à son frère : « il faut toujours avoir recours aux originaux. Parce qu'en fait de citations, chaque auteur prouve un passage, le plus souvent adapté à son opinion, souvent ce passage est tronqué et en recourant à l'original on trouve dans l'ensemble tout autre chose que dans la citation partielle. »



Figure 4: Maison familiale de Vif à l'époque des CHATEAUMINOIS.

© Archives privées.

Cette maison vifoise fut pour Jean-François CHAMPOLLION un lieu de villégiature où il venait pour se reposer physiquement et intellectuellement, loin du tumulte grenoblois ou parisien. Cela ne l'empêchait pas de travailler lorsqu'il était à Vif et de continuer ses recherches sur l'écriture des anciens Égyptiens.

Quant à la famille BERRIAT - CHAMPOLLION-FIGEAC, elle oscillait entre leur appartement de Grenoble, rue Pérollerie et la maison familiale de Vif.

Dans cette demeure vifoise, Zoé BERRIAT pratiquait l'élevage de vers à soie, d'où la présence d'une magnanerie au niveau des dépendances. En 1795, Sébastien BERRIAT, frère de Zoé, installa dans l'actuel bâtiment du Trésor Public (ancien couvent des Ursulines), un moulinage de soie. La filature fonctionna plus de 70 ans, une partie des cocons provenait sûrement de la propriété Champollion.

Par la suite, lorsque la famille s'installera à Paris, le lien sera toujours gardé avec Vif comme le prouve certains documents des archives familiales (notamment une note d'un des fils de J.-J. concernant des travaux à réaliser dans la maison). Quasiment tous les CHAMPOLLION-FIGEAC et héritiers sont enterrés au cimetière de Vif et n'oublions pas qu'Aimé CHAMPOLLION-FIGEAC fut maire de Vif !

Compte tenu de l'importance de cette demeure, le Département de l'Isère a fait l'acquisition du domaine ainsi que du mobilier en 2001 avec le projet de faire de cette demeure un musée en lien avec la vie et l'œuvre des frères CHAMPOLLION.

Pour en savoir plus sur la généalogie des CHAMPOLLION-FIGEAC

MADRIGAL (Karine), *Histoire d'archives : la généalogie des frères Champollion*, *Revue des Amis de la Vallée de la Gresse*, juin 2016.

« Musiques ! Échos de l'antiquité » – Dans les coulisses de l'exposition

Sibylle ÉMERIT

Chargée de recherche CNRS, UMR 5189 - HiSoMA (Lyon)

Conférence du samedi 9 décembre 2017
Faculté de médecine et pharmacie – La Tronche

Le musée du Louvre-Lens a accueilli, du 13 septembre au 15 janvier 2018, une exposition consacrée à la musique dans les grandes civilisations de la Méditerranée ancienne (Orient, Égypte, Grèce et Rome), avant de voyager en Espagne, à Barcelone et à Madrid, tout au long de l'année 2018.

Genèse du projet

Le projet de cette exposition intitulé « Musiques ! Échos de l'Antiquité » est né à la suite d'une découverte archéologique réalisée par une équipe du Deutsches Archäologisches Institut dirigée par Daniel Polz. Entre 2002 et 2005, des vestiges de trois harpes ont été mis au jour dans trois puits funéraires de la nécropole de Dra Abou el-Nagga située sur la rive ouest de Louqsor. Cette découverte a permis d'initier un travail de comparaison avec d'autres harpes égyptiennes anciennes conservées dans divers musées à travers le monde, dont celles du Département des Antiquités égyptiennes du musée du Louvre. Il est alors apparu opportun de faire découvrir au public ce patrimoine sonore antique exceptionnel. Deux autres départements se sont joints au projet d'exposition, celui des Antiquités orientales et celui des Antiquités grecques, étrusques et romaines. Huit commissaires ont ainsi fonctionné par paire pour couvrir quatre grandes aires culturelles du 3^e millénaire avant notre ère jusqu'au IV^e siècle après J.-C. :

- Hélène GUICHARD (musée du Louvre) et moi-même (ancienne membre IFAO) pour l'Égypte ;
- Ariane THOMAS (musée du Louvre) et Nele ZIEGLER (CNRS UMR 7192) pour l'Orient ;
- Violaine JEAMMET (musée du Louvre) et Sylvain PERROT (Académie de Strasbourg, ancien membre EFA) pour la Grèce ;
- Christophe VENDRIES (université de Rennes 2) et Alexandre VINCENT (université de Poitiers, ancien membre EFR) pour Rome.

La comparaison de ce vaste champ géographique et chronologique permettait de mettre en lumière les traditions et les spécificités culturelles, mais aussi les échanges, les influences et les hybridations entre différentes civilisations musicales souvent considérées comme fondatrices de notre propre patrimoine musical.

Cette exposition est aussi le fruit d'un programme de recherche intitulé « Paysages sonores et espaces urbains de la Méditerranée ancienne » soutenu par les Écoles françaises à l'étranger depuis 2012. Son objet est d'étudier les différents types de manifestations sonores dans les sociétés



Figure 1 : Exposition « Musique ! Échos de l'Antiquité », section « L'oreille des dieux ».
© Photo Sibylle ÉMERIT.

antiques. Afin d'engager une réflexion méthodologique sur la notion même de « paysage sonore », une première table ronde internationale a été organisée à l'École française de Rome (le 7 janvier 2013)¹. Puis, dans la perspective d'interroger la perception des sons dans les sociétés anciennes, une deuxième table ronde internationale a eu lieu à l'École française d'Athènes (du 12 au 14 juin 2014). Enfin, l'analyse des techniques de fabrication des instruments de musique antiques a été abordée lors d'une troisième table ronde internationale à Paris (du 14 au 16 janvier 2016), avec le soutien de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, le C2RMF et l'IRCAM. Ce sont surtout les résultats de ce troisième volet qui ont été présentés dans le cadre de l'exposition.

Les nouvelles technologies et l'artisanat antique

Jusqu'à la tenue de cette exposition, le potentiel de recherche offert par l'analyse des matériaux et par l'acoustique n'avait été que très peu exploité pour les instruments de musique de l'Antiquité. Pourtant, des harpes, lyres, luths, flutes, hautbois, sistres, claquoirs, clochettes, trompettes et tambours nous sont parvenus, parfois dans un état de conservation tout à fait exceptionnel si l'on considère la fragilité des matériaux qui les composent : bois, os, cuir, métal, fibres, roseau, etc. L'identification des matériaux aide à mieux comprendre la maîtrise de la lutherie antique. Le musée du Louvre est devenu l'un des partenaires essentiels de ce projet en acceptant de mettre à disposition sa riche collection d'instruments de musique. Ces recherches se sont ensuite entendues à d'autres musées. Le Centre de Recherche et de Restauration des Musées de France (C2RMF) a apporté sa compétence dans le domaine de la caractérisation des objets en métal et des pigments de surface, tandis que le laboratoire Xyldata a permis l'identification des essences de bois. Plusieurs datations par carbone 14 des matériaux organiques ont été effectuées au LMC14 (CEA-Saclay) en collaboration avec le pôle d'archéométrie de l'Institut français d'archéologie orientale. L'Institut de recherche et de coordination acoustique/musique (IRCAM) a proposé de recourir à la lutherie virtuelle (logiciel Modalys) pour tester le rayonnement, la puissance et la capacité sonore des cornua (trompettes) de Pompéi. Enfin, Archéovision (UMS 3657 – SHS 3D) a utilisé la photogrammétrie afin d'obtenir des relevés 3D des instruments. Ces méthodes scientifiques aident à dater les objets, identifier les techniques de fabrication et éventuellement les ateliers de production.

Comment exposer des sons disparus ?

En dépit de ce que l'on pourrait croire, la musique a laissé de nombreux vestiges archéologiques, que ce soit à travers les fragments d'instruments de musique, l'iconographie qui offre des milliers d'images de musiciens en train de pratiquer leur art ou encore les textes qui nous renseignent sur les répertoires, le statut social des artistes et les types de chants. Les systèmes de notation musicale sont en revanche très rares et ne concernent que l'Orient et le monde grec ancien.

Il est difficile d'imaginer aujourd'hui à quel point la musique était omniprésente dans l'Antiquité. Elle ponctuait chaque étape de la vie des individus depuis la naissance jusqu'à la mort, occupait un rôle essentiel dans le culte rendu aux dieux, animait les festivités organisées par les puissants, rythmait guerres et défilés militaires. Elle agit comme un miroir du fonctionnement d'une société et aide à comprendre son organisation sociale, politique et religieuse. C'est pour cette raison que les huit commissaires ont choisi un parcours thématique capable de souligner les spécificités propres à chaque culture :

- La première section, « L'oreille des dieux », s'intéressait aux dieux vénérés en musique et ceux à qui l'on attribue l'invention de cet art, voire de certains instruments. L'importance des sons

¹ Elle a été publiée à l'Ifao en 2015 sous le titre *Le paysage sonore de l'Antiquité. Méthodologie, historiographie et perspectives* (éd. S. ÉMERIT, S. PERROT, A. VINCENT).

dans le culte était également mise en exergue au travers des œuvres exposées, telle que la scène de fondation de temple, conservée sur un papyrus du Louvre, qui montre plusieurs musiciens en train de jouer et de chanter.

- La deuxième section, « Les sons du pouvoir », permettait de marquer une différence entre, d'un côté, les monarchies orientales et l'Égypte où les membres de la famille royale officient dans le culte en tant que musiciens et, de l'autre, le monde des cités avec l'invention du théâtre et des concours. Partout, la musique joue un rôle indéniable sur les champs de bataille et dans les cérémonies de triomphes.



Figure 2 : Exposition « Musique ! Échos de l'Antiquité », section « Les sons du pouvoir ».
© Photo Sibylle ÉMERIT.

- La troisième section, « Les pouvoirs du son », rappelait, avec le mythe d'Orphée et celui des sirènes, les effets attribués à la musique dans le domaine de la séduction, tandis que son rôle protecteur était évoqué au travers du dieu Bès et de divers objets cliquetants. En Égypte, le son occupe une place singulière dans le monde des morts, Osiris étant le « maître du silence ». La musique participe toutefois à la renaissance du défunt comme en témoignent les nombreuses scènes de banquets accompagnés par le jeu d'instrumentistes. Des instruments ont même été déposés dans les tombes comme viatique funéraire.



Figure 3 : Exposition « Musique ! Échos de l'Antiquité », section « Les pouvoirs des sons ».
© Photo Sibylle ÉMERIT.

- La quatrième section, « Les métiers de la musique », permettait d'observer comment la prestation musicale était représentée dans l'art figuratif de chaque civilisation, d'évoquer le statut social des musiciens, mais aussi d'exposer des exemples de notation musicale.

Avant d'aborder ce parcours thématique, une introduction invitait les visiteurs à découvrir les images véhiculées tout au long du XIX^e et du XX^e siècles sur les musiques de l'Antiquité à travers la peinture, l'opéra, le péplum ou encore la bande dessinée. Cet imaginaire collectif s'est construit à partir des découvertes archéologiques. Deux œuvres égyptiennes illustraient parfaitement ce propos : d'une part, la harpe angulaire du Louvre copiée pour l'exposition universelle de Paris en 1889, d'autre part, la pseudo-trompette, rapportée par J.-Fr. CHAMPOLLION, dont s'est inspiré VERDI pour écrire la marche triomphale de son opéra *Aïda*. Le public était ensuite confronté aux vestiges archéologiques des instruments de musique pour apprécier à la fois leur état de conservation, mais aussi les difficultés d'interprétations des objets trop fragmentaires.

L'exposition se terminait par la question des instruments qui voyagent pour expliquer à quel point il est en réalité délicat de retracer les circulations et les foyers d'invention, hormis pour l'orgue hydraulique inventé à Alexandrie.

La conception de ce parcours a conduit à sélectionner environ 400 œuvres d'une grande diversité (tablettes cunéiformes, sceaux cylindres, stèles, statuettes, vestiges d'instruments de musique, vases grecs, sarcophages romains, papyrus, etc.) empruntées à plus d'une vingtaine de musées, parmi lesquels le Metropolitan Museum of Art de New-York, le British Museum, les musées archéologiques de Naples, d'Athènes et de Cologne pour n'en citer que quelques-uns.

La scénographie a été confiée à l'Atelier Atoy, dont le projet permettait une circulation libre dans la salle d'exposition du musée du Louvre-Lens qui mesure 1 700 m², tout en mettant en valeur des œuvres de différentes dimensions. Des espaces de forme circulaire ont été créés à l'aide de toiles suspendues depuis le plafond qui ont servi à la fois de supports aux textes, mais aussi à des images pour restituer l'ambiance des sites archéologiques ou présenter des œuvres en regard de celles exposées.



Figure 4 : Exposition « Musique ! Échos de l'Antiquité », scénographie de l'Atelier Atoy.
© Photo Sibylle ÉMERIT.

Au fil de l'exposition, une dizaine de dispositifs numériques offrait la possibilité de découvrir la manière dont le cinéma a évoqué la musique dans l'Antiquité, d'entendre le son d'instruments de musique antiques originaux ou reconstitués (cymbales, sistres, grelots, hochets, aulos, cithares, etc.), des langues anciennes (akkadien, grec et latin) ou encore diverses interprétations de chants de l'Antiquité, tel que l'hymne de Delphes ou bien l'hymne d'Ugarit.

Deux courts documentaires mettaient également en avant le travail interdisciplinaire mené par des chercheurs de l'équipe « Paysages sonores » pour reconstituer des harpes égyptiennes ou même restituer ce que pouvait être le son d'un *cornu* de Pompéi (modélisation acoustique par l'IRCAM).

Un catalogue en français, espagnol et catalan

Le catalogue de l'exposition a été conçu en deux parties. La première réunit quatre essais synthétiques - un par civilisation - qui font le point sur les avancées récentes de la recherche et deux thématiques, l'un sur la redécouverte des musiques de l'Antiquité depuis le XVII^e siècle, l'autre sur les transferts culturels. Une dizaine de focus viennent approfondir certains aspects, tels que la musique à Pompéi ou bien le rôle du bruit et du silence dans les sacrifices romains. La seconde partie reprend



Figure 5 : Catalogue de l'exposition « Musique ! Échos de l'Antiquité ».

le parcours de l'exposition et chaque chapitre regroupe les notices des objets qui étaient exposés afin de pouvoir comparer les civilisations entre elles dans leurs usages de la musique et des sons. Enfin, en annexe, quatre cas d'étude portent sur les harpes égyptiennes, les *auloi* grecs, les *cornua* de Pompéi et la trompette de Myrina pour montrer l'apport des nouvelles technologies dans l'analyse des instruments de musique antiques. L'ouvrage se termine par un essai qui porte sur les limites méthodologiques auxquelles est confronté le spécialiste dans la réalisation de copies d'instruments. Le catalogue de l'exposition a obtenu le prix du jury du prix France Musique des muses. Les versions en espagnol et en catalan ne reprennent pas l'ensemble des textes, mais certains d'entre eux ont été résumés ou réécrits.

Pour aller plus loin :

S. ÉMERIT, H. GUICHARD, V. JEAMMET, S. Perrot, A. THOMAS, C. VENDRIES, A. VINCENT, N. ZIEGLER (éd.), *Musiques ! Échos de l'Antiquité, exposition Musée du Louvre-Lens, 13 septembre 2017-15 janvier 2018*, Snoeck, Gand, 2017 (400 p.).

Les défunts parlent encore aux vivants : quelques autobiographies notables du Moyen Empire

Bernard MATHIEU

Professeur d'égyptologie, Université Montpellier 3 et Président de l'ADEC

Conférence du samedi 13 janvier 2018
Archives départementales – Grenoble

Les autobiographies de l'Égypte ancienne témoignent d'un dialogue original, intergénérationnel, entre l'au-delà et l'ici-bas, entre l'univers des disparus et le monde des vivants. Abondamment représenté depuis l'Ancien Empire jusqu'à l'époque ptolémaïque, ce genre littéraire nous permet ainsi de pénétrer au cœur de la culture pharaonique et de rencontrer quelques personnages illustres en leur temps. Une attention particulière sera portée ici sur les autobiographies du Moyen Empire (env. 2000-1800 av. J.-C.), comme celle du maître-artisan Irtysen, du gouverneur Amenemhat, du vizir Montouhotep ou d'Antef fils de Sénet, qui se signalent par leurs qualités formelles et leur capacité d'invention, à un moment où les « belles lettres », sous l'impulsion du pouvoir en place, connaissent précisément un épanouissement spectaculaire.

1. L'autobiographie du maître-artisan Irtysen

La stèle Louvre C 14 est un document exceptionnel. Irtysen(-iqer), un maître artisan et scribe émérite qui vécut sous le long règne de Montouhotep II, y fait l'inventaire de ses connaissances. L'exposé de son savoir-faire donne lieu à un recueil unique d'expressions spécialisées, relatives notamment au calcul des proportions pour la mise en place d'un dessin et aux différents types de représentations qu'un artiste égyptien était amené à exécuter.

« Je connais le secret des hiéroglyphes et la conduite des cérémonies de fêtes. Toute forme de magie, je l'ai acquise sans que rien ne m'en échappe. Je suis un artisan qui excelle en son art, passé maître dans sa science. Je connais les proportions d'une représentation, les calculs d'arithmétique, comment retrancher ou ajouter selon qu'elle déborde ou s'avère trop petite, jusqu'à ce que le corps trouve sa (juste) place. Je connais la démarche d'une statue d'homme, l'allure d'une effigie de femme, les postures de onze oiseaux, l'inclinaison de celui qui frappe un captif unique, le regard d'un homme (tourné) vers son semblable, l'expression de la crainte des émeutiers, le port de bras de celui qui harponne l'hippopotame, l'allure de celui qui court. Je connais (l'art de) fabriquer les pâtes (colorées) et les enduits (?), sans laisser le feu les brûler et, de plus, insolubles à l'eau. » (trad. BM).

2. L'autobiographie du gouverneur Amenemhat

Le nomarque Amenemhat se fit aménager dans la nécropole de Beni Hasan une très belle tombe peinte, digne des hautes fonctions qu'il exerça dans le nome de l'Oryx, XVI^e nome de Haute-Égypte, durant la deuxième moitié du règne de Sésostri¹^{er}. Son autobiographie évoque l'irrégularité des crues du Nil et les dispositions que dut prendre le nomarque pour pallier les effets économiques et sociaux de plusieurs crues insuffisantes consécutives. On fera la part toutefois de la phraséologie convenue, d'autant que le développement sur la « gestion de crise » encadre ici le cliché sur la protection du faible, composé en « distiques heptamétriques », une forme poétique fixe apparue au tout début du Moyen Empire.

« Aucune fille de simple particulier que j'aie abusée,
aucune veuve que j'aie opprimée,
aucun cultivateur que j'aie sanctionné à tort,
aucun berger que j'aie réprimé.
Il n'y eut aucun directeur d'une équipe de cinq
dont j'aie saisi le personnel pour les redevances.
Personne ne fut dans la détresse de mon temps,
personne n'eut faim à mon époque. » (trad. BM)

3. L'autobiographie du vizir Montouhotep

Montouhotep fils d'Âsenkaï, devenu vizir, semble-t-il, vers la fin du règne de Sésostri^{er}, est sans doute l'un des personnages dont la gloire fut la plus spectaculairement célébrée dans les grandes métropoles de Haute-Égypte. De dimensions considérables, sa stèle abydnienne, aujourd'hui au musée du Caire (CG 20539), est un monument exceptionnel. Elle est constituée de plusieurs sections biographiques ou autobiographiques et de deux « appels aux vivants ». À coup sûr, le vizir Montouhotep était aussi un penseur, d'où l'accent mis, dans la stèle, sur ses qualités intellectuelles et son talent d'orateur.

« celui qui protégeait le malheureux et sauvait le démuné, qui faisait sortir les deux parties satisfaites de ses délibérés, sur la langue de qui Thot a écrit, plus exact qu'un fil à plomb et semblable à une balance (...) à la place éminente au point de toucher le trône d'Horus, homme d'exception auquel on pouvait s'ouvrir, (...) qui maîtrisait le langage du palais, qui savait ce qui est au fond de chaque être, (...) qui trouvait la solution quand elle faisait défaut, qui avait attribué le mensonge à celui qui le proférait et la vérité à celui qui en était porteur, longanime sans égal, à l'écoute parfaite, au propos excellent, un magistrat qui résolvait les problèmes, que le dieu (= le roi) avait distingué au sein d'un million. » (trad. BM)

4. L'autobiographie d'Antef fils de Sénet

On connaît trois stèles ayant appartenu au « directeur des Appartements privés » Antef fils de Sénet, qui mourut en l'an 39 de Sésostri^{er}, toutes gravées de la même main et conservées au British Museum (EA 562, 572, 581). La principale spécificité de l'autobiographie d'Antef fils de Sénet, que porte la stèle BM EA 581, est la manière exceptionnelle dont sa « self-présentation » est mise en page, sur deux registres superposés constitués chacun de dix colonnes. Il fait peu de doute qu'Antef, qui se déclare être par ailleurs « un homme qui connaissait les circuits de la pensée », fut le concepteur des textes qu'il livra à la postérité.

« J'étais un homme calme, exempt de précipitation,
comprenant les conséquences et anticipant l'avenir. (...)
J'étais un homme maître de lui, avenant et bienveillant,
consolant celui qui pleurait par de bonnes paroles. (...)
J'étais l'ami des petits,
à l'affabilité agréable pour le démuné.
J'étais un homme secourable pour l'affamé qui n'avait rien,
généreux envers les petits. (...)
J'étais un homme savant, qui s'enseignait le savoir (à lui-même),
qui ne cessait de consulter pour faire qu'on le consultât. »

Indications bibliographiques (récentes)

Pour l'autobiographie d'Irtysen :

R. LANDGRÁFOVÁ, *It is My Good Name that You Should Remember. Egyptian Biographical Texts on Middle Kingdom Stelae*, Prague, 2011, p. 80-82 (n° 27) ; B. MATHIEU, « Irtysen le technicien (stèle Louvre C 14 », dans *Artists and Colour in Ancient Egypt. Proceedings of the Colloquium held in Montepulciano, August 22nd-24th, 2008*, Studi Poliziani di Egittologia 1, 2016, p. 10-18 ; A. STAUDER, « Staging Restricted Knowledge. The Sculptor Irtysen's self-presentation (ca 2000 BC) », dans *The Arts of Making in Ancient Egypt. Voices, Images and Objects of Material Producers, 2000-1550 BC*, Leyde, 2018, p. 239-272.

Pour l'autobiographie du gouverneur Amenemhat :

G. ANDREU-LANOË, « La société égyptienne à la fin du Moyen Empire », dans *Sésostri III. Pharaon de légende. Catalogue d'exposition Palais des Beaux-Arts de Lille*, Gand, 2014, p. 72-81, en part. p. 73-74 ; M. LICHTHEIM, *Ancient Egyptian Autobiographies Chiefly of the Middle Kingdom. A Study and an Anthology*, OBO 84, 1988, p. 135-141 ; Cl. OBSOMER, *Sésostri I^{er}. Étude chronologique et historique du règne*, CEA (B) 5, 1995, p. 587-593 ; W.K. SIMPSON, *The Literature of Ancient Egypt. An Anthology of Stories, Instructions, Stelae, Autobiographies, and Poetry*, 3^e éd., New Haven & London, 2003, p. 418-420.

Pour l'autobiographie du vizir Montouhotep :

R. LANDGRÁFOVÁ, *It is My Good Name that You Should Remember. Egyptian Biographical Texts on Middle Kingdom Stelae*, Prague, 2011, p. 167-179 (n° 51) ; Cl. OBSOMER, *Sésostri I^{er}. Étude chronologique et historique du règne*, CEA (B) 5, 1995, p. 173-178 et 520-531 (doc. 27) ; W.K. SIMPSON, « Mentuhotep, Vizier of Sesostri I, Patron of Art and Architecture », *MDAIK* 47, 1991, p. 331-340 et pl. 45a-b.

Pour l'autobiographie d'Antef fils de Sénet :

R. LANDGRÁFOVÁ, *It is My Good Name that You Should Remember. Egyptian Biographical Texts on Middle Kingdom Stelae*, Prague, 2011, p. 112-115 (n° 37) ; M. LICHTHEIM, *Ancient Egyptian Autobiographies Chiefly of the Middle Kingdom. A Study and an Anthology*, OBO 84, 1988, p. 109-111 ; R.B. PARKINSON, *Voices from Ancient Egypt. An Anthology of Middle Kingdom Writings*, Londres, 1991, p. 61-63.

Toutânkhamon, pharaon célèbre et méconnu

Marc GABOLDE

Professeur d'égyptologie, Université Montpellier 3

Conférence du samedi 24 mars 2018
Faculté de médecine et pharmacie – La Tronche

L'éclat éblouissant du trésor de Toutânkhamon, s'il a contribué à la notoriété du jeune roi, a également laissé dans l'ombre toute une Égypte moins brillante mais tout aussi passionnante.

En suivant à la trace ces témoignages peu connus on peut dresser un « portrait » de l'Égypte de Toutânkhamon qui montre l'importance de son règne au travers de ses réalisations architecturales, notamment en Nubie. En marge de ces enquêtes il est également possible de proposer de nouvelles suggestions pour l'arbre généalogique du jeune roi et de faire la lumière sur quelques pièces du trésor dont l'histoire mouvementée est pleine de rebondissements. Actualité oblige, un point sur les hypothèses à propos de l'existence de chambres secrètes est également à l'ordre du jour.



Figure 1 : Mémorial de Aÿ pour Toutânkhamon.

© Photo Marc GABOLDE.

L'aventure de la pierre de Rosette

Karine MADRIGAL

Chargée du dépouillement des archives Champollion

Conférence du samedi 28 avril 2018
Faculté de médecine et pharmacie – La Tronche

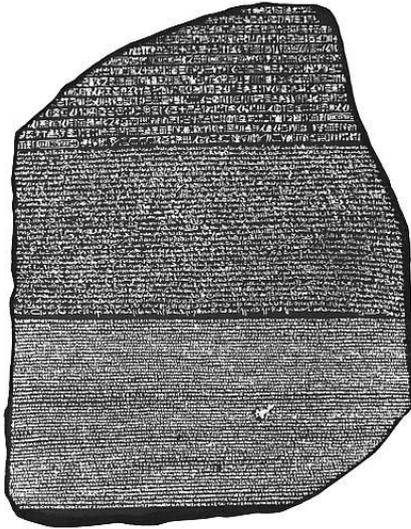


Figure 1 : Pierre de Rosette.

La pierre de Rosette est un fragment de stèle mesurant 112,3 cm de haut, 75,7 cm de large et 28,4 cm d'épaisseur. Elle pèse environ 700 kg. Durant les fouilles menées sur le site de Rosette, aucun autre fragment pouvant compléter la stèle n'a été découvert.

Elle porte trois inscriptions. En haut, des hiéroglyphes égyptiens, au centre, un texte en écriture démotique (écriture de tous les jours) et en bas du grec ancien. Aucun des trois textes n'est complet. Celui du haut est le plus endommagé : seules les quatorze dernières lignes sont visibles, toutes interrompues sur la droite et douze d'entre elles sur la gauche. Le texte central en démotique est le mieux conservé : il est constitué de trente-deux lignes, dont les quatorze premières sont légèrement endommagées sur le côté droit. Le dernier texte en grec contient cinquante-quatre lignes, les vingt-sept premières étant complètes. Les autres sont de plus en plus fragmentaires à cause d'une cassure en diagonale dans le coin inférieur droit de la pierre.

Il est possible d'estimer la longueur totale du texte et les dimensions originelles de la stèle par comparaison avec des stèles analogues comme le Décret de Canope, légèrement plus ancien (édicte en 238 avant notre ère sous le règne de Ptolémée III). Par comparaison, il est possible d'estimer que quatorze ou quinze lignes de hiéroglyphes, pour une hauteur de 30 cm, sont manquantes en haut de la pierre. En plus des inscriptions, le haut de la stèle montrait certainement le roi accompagné de dieux, surmontés d'un disque ailé, comme sur la stèle de Canope.

La stèle est érigée après le couronnement de Ptolémée V et est gravée d'un décret qui établit le culte divin du nouveau monarque. Le décret est édicte par un congrès de prêtres rassemblé à Memphis. La date donnée est le 27 mars de l'an 196 avant notre ère. Cette année est indiquée comme étant la neuvième du règne de Ptolémée V. Ce décret est destiné à rétablir le pouvoir des Ptolémées sur l'Égypte.

Le décret est publié durant une période de troubles pour l'Égypte. Ptolémée V était un enfant âgé de six ans, fils issu du mariage de Ptolémée IV avec sa sœur Arsinoé III. La reine-mère aurait théoriquement dû exercer la régence jusqu'à la majorité de l'enfant mais elle fut assassinée par Sosibios et Agathoclès qui craignaient que le pouvoir ne leur échappât. Tous se proclamèrent ensuite tuteurs de l'enfant. Sosibios mourut peu de temps après et Agathoclès fut lynché par les Alexandrins qui avaient appris la cause réelle de la disparition d'Arsinoé III. L'essentiel du règne de Ptolémée V fut consacré à la pacification de l'Égypte en proie aux révoltes indigènes. Pendant ce temps-là, une

nouvelle puissance fait son apparition en Méditerranée orientale : Rome. Après sept ans de règne, Ptolémée V est officiellement couronné et le décret de Memphis publié.

La pierre de Rosette est un exemple tardif d'une classe de stèles de donation, qui présente les exonérations fiscales accordées par le monarque régnant à des prêtres. Les pharaons ont érigé ces stèles depuis deux mille ans, les exemples les plus anciens datant de l'Ancien Empire. Au début, ces décrets étaient publiés par le roi lui-même, mais le décret de Memphis est délivré par des prêtres, garants de la culture traditionnelle égyptienne. Ce décret annonce que Ptolémée V a fait don d'argent et de grain aux temples égyptiens, que, lors de la huitième année de son règne, il a endigué une crue du Nil particulièrement importante afin d'aider les agriculteurs. En remerciement, les prêtres s'engagent à ce que l'anniversaire du roi et celui de son couronnement soient célébrés chaque année et à ce que Ptolémée soit vénéré comme un dieu.

La stèle n'est probablement pas originaire de Rosette, où elle a été trouvée, mais plutôt d'un temple situé plus à l'intérieur des terres (du côté de Saïs ?). Le temple dont elle provient a probablement été fermé en 392 quand l'empereur romain d'Orient Théodose I^{er} a ordonné de fermer tous les temples non chrétiens. À une époque inconnue, la stèle est brisée, le plus grand fragment devenant ce qui est appelé depuis le XIX^e siècle la pierre de Rosette. Les temples égyptiens antiques ont été utilisés comme carrières, leurs pierres étant récupérées pour construire de nouveaux bâtiments. La pierre de Rosette est incorporée aux fondations d'une forteresse édifée au cours du XV^e siècle, pour défendre un bras du delta du Nil. C'est dans ces fortifications qu'elle est retrouvée en 1799.

Deux autres exemplaires du décret de Memphis ont été retrouvés depuis la découverte de la pierre de Rosette : l'un des deux est une inscription dans le temple de Philae. Contrairement à la pierre de Rosette, leurs inscriptions hiéroglyphiques sont relativement intactes et, bien que les inscriptions de la pierre de Rosette aient été déchiffrées longtemps avant leur découverte, elles ont permis aux égyptologues de préciser les conjectures sur les parties manquantes de la pierre de Rosette.

La découverte de la pierre de Rosette

Au printemps 1798, l'Expédition d'Égypte est mise en place. Le projet initié par BONAPARTE et TALLEYRAND s'organise en quelques semaines. En mai 1798, commence la Campagne d'Égypte. L'armée française, menée par BONAPARTE, envahit l'Égypte. Elle est accompagnée d'une commission des Sciences et des Arts, un corps de 167 « savants » (ingénieurs, scientifiques) destiné à étudier la brillante civilisation égyptienne. Le 1^{er} août 1798, la flotte anglaise détruit son homologue française à Aboukir.

En 1799, l'armée ottomane, alliée de l'Angleterre, débarque à Aboukir. Rosette est une ville qui se trouve à l'extrême est de la baie d'Aboukir. Entre Rosette et la mer se trouve un fort en ruines du XV^e siècle qui permet de contrôler le Nil. Les troupes françaises, sous le commandement du colonel d'HAUTPOUL, renforcent en urgence les défenses de ce fort (Fort Jullien). Pendant les travaux, le lieutenant BOUCHARD, polytechnicien et membre de la Commission des Sciences et des Arts, remarque une dalle comportant des inscriptions. Les Français peuvent lire la dernière phrase du texte grec et comprennent immédiatement que la stèle peut être importante pour la science. La découverte est annoncée à l'Institut d'Égypte, au Caire, dans un courrier rédigé par LANCRET, lui aussi jeune polytechnicien, membre de l'Institut d'Égypte.

Il est rapidement décidé de procéder à des reproductions de la pierre. Le dessin s'avère insuffisamment précis pour une étude scientifique. Jean-Joseph MARCEL invente l'autographie, qui consiste à enduire la pierre d'encre et l'appliquer sur du papier, en faisant en sorte que l'encre ne pénètre pas les caractères gravés, qui apparaissent ainsi en blanc sur fond noir et à l'envers sur le

papier. Il tire des épreuves dès le 24 janvier 1800. Nicolas-Jacques CONTÉ utilise une méthode inverse, la chalcographie, par laquelle ce sont les creux qui retiennent l'encre. Le texte imprimé apparaît donc en noir, sur fond blanc, toujours à l'envers. Adrien RAFFENEAU-DELILE, lui, prend l'empreinte de la pierre par moulage. Le général DUGUA ramène ces reproductions à Paris au printemps 1800.

Entre-temps, BONAPARTE a quitté l'Égypte, un traité de paix est signé par son successeur, KLÉBER, en janvier 1800. Les savants français partent pour Alexandrie, d'où ils doivent embarquer pour la France avec nombre de leurs découvertes, dont la pierre de Rosette. Ils sont dans un premier temps ralentis par une épidémie de peste, puis embarquent pour la France. Mais, avant que leur navire soit prêt à appareiller, les hostilités reprennent et, le 27 avril 1800, après avoir attendu à bord pendant un mois, ils reviennent à terre. KLÉBER est assassiné le 14 juin, c'est MENOUE qui lui succède. Après des défaites, il est contraint de capituler à Alexandrie, où il s'est retiré avec ses troupes, le 26 août 1801. Un traité d'armistice est rédigé, mais l'article concernant les antiquités égyptiennes est refusé par le général anglais car il stipulait que « les individus constituant l'Institut d'Égypte et la Commission des Arts emporteront avec eux les papiers, plans, mémoires, collections d'histoire naturelle, et tous les monuments d'art et d'antiquité recueillis par eux ». Un accord finit par être trouvé : les savants français peuvent conserver leurs notes et échantillons, mais les dix-sept objets les plus importants, dont la pierre de Rosette, deviennent possession de la Couronne britannique. La pierre de Rosette sera remise à l'Angleterre en 1802 et se trouve à l'heure actuelle au British Museum.

À l'époque de la découverte de la pierre de Rosette, la compréhension des hiéroglyphes égyptiens est perdue depuis la fin de l'Empire romain. Dès l'Antiquité, les Grecs et les Romains s'intéressent aux hiéroglyphes. Au V^e siècle, HORAPOLLON écrit les *Hieroglyphica*, un ouvrage expliquant les hiéroglyphes, qui est largement diffusé et fait autorité en Europe à la Renaissance. Les signes égyptiens y sont interprétés comme des symboles ésotériques.

De nombreux intellectuels plus ou moins sérieux tentent de déchiffrer les hiéroglyphes, mais le premier à le faire avec méthode est Athanase KIRCHER, au XVII^e siècle, qui commet lui aussi plusieurs erreurs, mais apporte une avancée importante : il affirme que le copte a pour origine l'ancienne langue égyptienne des hiéroglyphes.

LEIBNIZ reconnaît le premier que les hiéroglyphes ont servi à écrire des textes historiques. Les avancées se font plus nombreuses au XVIII^e siècle : William WARBURTON avance que les Égyptiens ont utilisé une écriture utilisant des phonogrammes (des signes représentant des sons), ce qui est affirmé par Jürgen ZOEGA qui pense que les hiéroglyphes eux-mêmes peuvent contenir des phonogrammes ; Joseph de GUIGNES pense que les trois systèmes égyptiens d'écriture (démotique, hiéroglyphes et hiéroglyphes) servent à noter la même langue.

L'étude scientifique de la pierre de Rosette

L'étude de la partie grecque

Dès 1800, Gabriel de LA PORTE DU THEIL est chargé de la traduction à partir des copies amenées à Paris par le général DUGUA. Il doit abandonner son travail et est remplacé par Hubert-Pascal AMEILHON, qui présente son étude à l'Institut le 6 janvier 1801. Il préfère attendre que la pierre arrive en France avant de publier ses résultats, afin de pouvoir les confronter à l'original, car il remarque des différences de graphie entre les copies. Après la défaite française, il se résout à publier son ouvrage *Éclaircissements sur l'inscription grecque du monument trouvé à Rosette*. Il faut attendre 1841 pour que Jean-Antoine LETRONNE publie une autre version française corrigeant les erreurs d'AMEILHON.

Entre-temps, le révérend WESTON a présenté oralement une version anglaise du texte grec à la *Society of Antiquaries*, le 4 novembre 1802. Peu après Christian GOTTLÖB HEYNE envoie une traduction en latin, assortie de remarques en français, à la *Society*. Les membres de la *Society*, au premier rang desquels Richard PORSON, tentent de reconstituer la partie manquante. Plusieurs autres traductions en anglais paraissent, une autre en latin (1816), puis en allemand (1822) et en italien (1833).

L'étude de la partie démotique

En 1801, le ministre CHAPTAL demande à Silvestre de SACY, orientaliste français reconnu, d'étudier la pierre de Rosette. Silvestre de SACY se penche sur le texte démotique en essayant de repérer certains mots, dont les noms propres, pour les mettre en relation avec leurs équivalents en hiéroglyphes et en grec. Il en identifie plusieurs, mais commet quelques erreurs. Il décide donc d'abandonner.

Johan David ÅKERBLAD a un profil presque opposé à celui de Silvestre de SACY : diplomate suédois, il fait de nombreux voyages en Méditerranée et se met à étudier les langues orientales lorsqu'il est muté à Constantinople. Il s'intéresse particulièrement au copte. En poste à Paris, il suit les cours de Silvestre de SACY. Celui-ci lui communique une copie de la pierre de Rosette. Il propose à son tour le déchiffrement de plusieurs mots ainsi qu'un alphabet égyptien qu'il sait incomplet, mais espère corriger plus tard. Malgré ses avancées, ÅKERBLAD commet l'erreur de croire que l'écriture égyptienne est entièrement phonétique.

L'étude de la partie hiéroglyphique

En 1797 Jörgen ZOEGA propose que les noms étrangers dans les inscriptions hiéroglyphiques égyptiennes pourraient être écrits phonétiquement. Il rappelle également que, dès 1761, Jean-Jacques BARTHÉLEMY avait eu l'intuition que les caractères hiéroglyphiques insérés dans des cartouches pouvaient être des noms propres.

En 1814, en réponse à une lettre de Thomas YOUNG, à propos de ses tentatives de déchiffrement du texte hiéroglyphique, Silvestre de SACY suggère au savant britannique d'examiner les cartouches susceptibles de correspondre aux noms propres de l'inscription en grec et de tenter d'identifier, par comparaison entre les deux textes, des caractères phonétiques dans l'inscription hiéroglyphique.

C'est ce que fit YOUNG, avec deux résultats qui, ensemble, ont ouvert la voie au déchiffrement final. D'abord, il découvre dans le texte hiéroglyphique les caractères phonétiques *p t o l m e s*, correspondant au nom Ptolémaïos du texte grec. Puis il note des ressemblances entre les hiéroglyphes et certains caractères du texte en démotique. YOUNG en déduit à juste titre que l'écriture démotique n'est que partiellement phonétique, également composée d'idéogrammes imités de l'écriture hiéroglyphique.

Le rôle des frères CHAMPOLLION dans l'étude de la pierre de Rosette

Jacques-Joseph CHAMPOLLION était un helléniste et rapidement il s'est intéressé au texte grec de la pierre de Rosette. Dans les archives familiales des frères CHAMPOLLION, un volume est consacré à la personnalité d'Aubin Louis MILLIN DE GRANDMAISON qui était un naturaliste, bibliothécaire, archéologue, historien de l'art. Il s'intéressait à l'histoire médiévale mais également à l'histoire classique. Au cours de l'année 1803, une correspondance régulière aura lieu entre Louis MILLIN et Jacques-Joseph CHAMPOLLION. Il sera mentionné dans de nombreuses lettres de l'inscription de Rosette.

Dès juin 1804, Jacques-Joseph CHAMPOLLION fait à l'Académie delphinale (qui s'appelait à l'époque Société des Sciences et des Arts de Grenoble), une communication sur les inscriptions de la

Pierre de Rosette. En 1806, il publiera également une *Lettre sur l'inscription grecque du temple de Dendera*.

Les archives familiales conservent également un échange de plusieurs lettres entre Jean-Baptiste GAIL (un helléniste français, professeur au Collège de France) et Jacques-Joseph CHAMPOLLION sur le texte grec de la pierre de Rosette.

Parallèlement à ses travaux sur la partie grecque de la pierre de Rosette, Jacques-Joseph CHAMPOLLION est au fait des études menées sur l'écriture des anciens Égyptiens. Sa lettre écrite le 12 mai 1806 à Dom Raphaël de MONACHIS, moine copte revenu d'Égypte avec l'expédition de BONAPARTE, en est le témoin.

Ayant en main de nombreuses informations sur l'inscription de Rosette, Jacques-Joseph CHAMPOLLION va recommander à son frère de travailler sur ce document. Encore une fois, la correspondance présente dans les archives familiales nous montre l'implication de l'aîné dans les recherches du cadet. Jacques-Joseph met tout en œuvre pour récupérer des copies de la pierre de Rosette car Jean-François CHAMPOLLION ne travaillera jamais à partir de l'original.

Il est assez difficile de suivre en détail le cheminement de la pensée de Jean-François CHAMPOLLION et les échanges avec son frère sont le reflet du bouillonnement intellectuel dans lequel il vit. Malgré cela, on peut tout de même dégager certaines grandes lignes.

Tout d'abord, Jean-François CHAMPOLLION est convaincu de l'unité du système graphique égyptien : les trois écritures dérivent l'une de l'autre : hiéroglyphique (l'écriture sacrée), hiératique (écriture cursive) et démotique (l'écriture de tous les jours). Il va ensuite porter son attention sur l'analyse du nom de Ptolémée, en démotique et en hiéroglyphique. Il choisit de vérifier ses hypothèses sur le nom de Cléopâtre dont il va trouver la forme démotique dans un document de la bibliothèque royale rapporté d'Égypte par le voyageur CASATI. Manquait la forme hiéroglyphique du nom de Cléopâtre que la pierre de Rosette ne fournissait pas. Elle fut donnée à CHAMPOLLION par l'obélisque de Philae. Encouragé, CHAMPOLLION se consacre aux cartouches des autres souverains tardifs d'origine étrangère. Sur des cartouches d'inscriptions hiéroglyphiques beaucoup plus anciennes qui avaient été copiées par BANKES à Abou Simbel et qui lui avaient été envoyées par Jean-Nicolas HUYOT, il lit les noms de Thoutmosis et de Ramsès le 14 septembre 1822. Selon la légende, il s'écrie : « Je tiens l'affaire » et tombe dans une sorte de léthargie.

Le 27 septembre 1822, Jean-François CHAMPOLLION lit à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres la fameuse Lettre à M. DACIER. Cette *Lettre* marque la véritable percée vers la lecture des hiéroglyphes égyptiens. Mais ce n'était que la première pierre de l'édifice. L'histoire de la pierre de Rosette et celle du déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens se séparent, l'attention de CHAMPOLLION étant attirée par de nombreux autres textes qui l'amènent à développer la première grammaire égyptienne et le dictionnaire hiéroglyphique, tous deux publiés après sa mort. Jean-François CHAMPOLLION ne vit jamais l'original de la pierre de Rosette. À l'occasion du 150^e anniversaire du déchiffrement, en 1972, Christiane DESROCHES-NOBLECOURT fit venir le monument au musée du Louvre, comme un clin d'œil à celui qui fut le premier conservateur du département des antiquités égyptiennes.

3^e RENCONTRE ÉGYPTOLOGIQUE – samedi 13 octobre 2018

Archives départementales, 2 rue Auguste-Prudhomme – GRENOBLE

9h30 : **Aperçu des mathématiques de l'Égypte ancienne**

Marianne MICHEL, docteur en égyptologie, collaboratrice scientifique de l'Institut des Civilisations, Arts et Lettres de l'Université catholique de Louvain (UCL / INCAL)

11h : **L'astronomie égyptienne : savoirs et domaines d'application**

Nadine GUILHOU, docteur en égyptologie, Université Paul-Valéry, Montpellier 3

14h : **Une approche scientifique chez les constructeurs égyptiens**

Franck MONNIER, membre associé de l'équipe ENiM, UMR 5140, Université Paul-Valéry, Montpellier 3, co-créateur et co-éditeur de la revue scientifique en ligne *The Journal of Ancient Egyptian Architecture*

15h : **La classification des végétaux**

Marguerite ERROUX-MORFIN, docteur en égyptologie, Université Paul-Valéry, Montpellier 3, équipe ENiM, UMR 5140

16h30 : **Quoi de neuf en médecine pharaonique ?**

Marie-Christine GRABER, médecin-anesthésiste, diplômée en égyptologie de l'Université Lyon 2



AUDITORIUM DU MUSÉE DE GRENOBLE

5 place de Lavalette – GRENOBLE

MERCREDI 19 DÉCEMBRE 2018 à 19h30

La société thébaine sous la XXI^e dynastie (1069-945 avant J.-C.)

France JAMEN, docteur en égyptologie, Université Louis Lumière, Lyon 2

En partenariat avec les Amis du Musée, dans le cadre de l'exposition « Servir les dieux d'Égypte – Divines Adoratrices, chanteuses et prêtres d'Amon à Thèbes »

FACULTÉ DE MÉDECINE ET PHARMACIE

23 avenue Maquis du Grésivaudan – LA TRONCHE

SAMEDI 10 NOVEMBRE 2018 à 15h

La construction des pyramides, état de la question

Jean KUZNIAR, auteur du livre *La pyramide de Khéops. Une solution de construction inédite*, Paris, éd. Du Rocher, 2017

SAMEDI 8 DÉCEMBRE 2018 à 15h

La mode en Égypte ancienne

Laure BAZIN-RIZZO, docteur en égyptologie, Université Paul-Valéry, Montpellier 3

SAMEDI 2 FÉVRIER 2019 à 16h

Les défunts parlent toujours aux vivants : quelques autobiographies notables du Nouvel Empire

Bernard MATHIEU, professeur d'égyptologie, Université Montpellier 3 et Président de l'ADEC

Conférence précédée par l'**Assemblée Générale de l'association** (à 14h30)

SAMEDI 27 AVRIL 2019 à 15h

Mort et survie des dieux d'Égypte : la victoire du christianisme sur l'ancienne religion

Christian CANNUYER, professeur à la Faculté de Théologie catholique de Lille

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES

2 rue Auguste-Prudhomme – GRENOBLE

SAMEDI 9 MARS 2019 à 15h

La dynastie 0

Jean-Pierre PÄTZNICK, docteur en égyptologie, Université Paris-Sorbonne, Paris 4

Programme des séminaires d'égyptologie 2018-2019

(minimum : 15 personnes – maximum : 30 personnes [max. 25 pers. pour le premier séminaire])

1. SAMEDI 24 NOVEMBRE 2018

Min au Moyen Empire

Jean-Guillaume OLETTE-PELLETIER

2. SAMEDI 15 DÉCEMBRE 2018

La nécropole royale de Pépi I^{er} à Saqqara – 30 ans de fouilles

Philippe COLLOMBERT

3. SAMEDI 9 FÉVRIER 2019

Le début du Moyen Empire

Lilian POSTEL

4. SAMEDI 23 MARS 2019

La Butte de Djémé

Claude TRAUNECKER

5. SAMEDI 4 MAI 2019

La typologie des sarcophages (et fin de journée devant le cercueil de Nehemsimontou, marinier d'Amon)

Hélène GUICHARD et Nathalie RIGAULT

INFORMATIONS PRATIQUES



TARIFS

- Jean-Guillaume OLETTE-PELLETIER 41 €
- Philippe COLLOMBERT 41 €
- Lilian POSTEL 41 €
- Claude TRAUNECKER 41 €
- Hélène GUICHARD et Nathalie RIGAULT 41 €
- **Forfait 5 séminaires : 195 €** (au lieu de 205 €) avec possibilité de 3 versements de 65 €.

Il est possible de s'inscrire à un ou plusieurs modules, ou à la totalité (légère remise sur le prix total détaillé), avec dans ce dernier cas, un échelonnement envisageable des paiements : 3 chèques, remis à l'inscription et encaissés en début de chaque trimestre.



HORAIRES : de 9h30 à 17h30 avec pause déjeuner de +/- 2 heures (soit 6h de séminaire).



LIEUX

Séminaire 1 : MJC Allobroges (1 rue Hauquelin – Grenoble). Tram B, arrêt de « Place Notre-Dame », en face du musée de Grenoble.

Séminaires 2 à 5 : Hôtel Suisse et Bordeaux (place de la Gare). Trams A et B, arrêt « Gare de Grenoble ».



INSCRIPTIONS

Les inscriptions doivent parvenir (au moins pour le premier séminaire) d'ici la fin septembre ou au plus tard directement lors de la Rencontre Égyptologique du 13 octobre 2018, auprès de :

Mme Dominique TERRIER : 28 rue Georges Maeder – 38170 Seyssinet-Pariset

(avec le coupon-réponse et un/les chèque(s) libellé(s) à l'ordre de l'ADEC correspondant au montant de votre inscription).

CIVILISATION (UIAD)

Professeur : Karine MADRIGAL

 Lieu : Université Inter-Âges (UIAD), 2 square de Belmont – 38000 GRENOBLE.

- **INITIATION À L'ÉGYPTE ANTIQUE (19h30)** **115 € / an**
(Réf. H041) **Lundi**, tous les 15 jours, de **9h à 10h30**. **1^{er} cours le lundi 8 octobre**.
Découverte de la civilisation égyptienne antique au détour de ses pratiques religieuses, funéraires mais aussi de sa vie quotidienne et des institutions.
Ce cours est ouvert à tous et ne nécessite pas de connaissances particulières.
- **HISTOIRE DE L'ÉGYPTE ANTIQUE (19h30)** **115 € / an**
(Réf. H01) **Lundi**, tous les 15 jours, de **11h à 12h30**. **1^{er} cours le lundi 8 octobre**.
Année consacrée à l'étude des différents règnes et événements de l'histoire égyptienne antique après le Nouvel Empire.
Ce cours s'adresse aux personnes ayant déjà quelques connaissances en égyptologie.
- **HISTOIRE DE L'ÉGYPTOLOGIE (19h30)** **115 € / an**
(Réf. H07) **Lundi**, tous les 15 jours, de **9h à 10h30**. **1^{er} cours le lundi 1^{er} octobre**.
Ce cours est consacré à l'étude des différents personnages qui ont marqué la discipline égyptologique depuis le XIX^e siècle.
Ce cours est ouvert à tous et ne nécessite pas de connaissances particulières.
- **ARCHITECTURE FUNÉRAIRE : ÉTUDE DES TOMBES (19h30)** **115 € / an**
(Réf. H02) **Lundi**, tous les 15 jours, de **11h à 12h30**. **1^{er} cours le lundi 1^{er} octobre**.
Cours thématique pour découvrir l'univers des tombes égyptiennes. Cette année, le cours sera consacré à l'étude des décors des tombes de la nécropole thébaine datant du Nouvel Empire.
Ce cours est ouvert à tous et ne nécessite pas de connaissances particulières.
- **ÉTUDE THÉMATIQUE : UN OBJET, UNE HISTOIRE (19h30)** **115 € / an**
(Réf. H043) **Lundi**, tous les 15 jours, de **14h à 15h30**. **1^{er} cours le lundi 1^{er} octobre**.
Chaque séance sera indépendante et sera consacrée à l'étude d'un objet égyptien « célèbre » (ou d'un ensemble d'objets) du point de vue archéologique, historique et de l'histoire de l'art.
Ce cours est ouvert à tous et ne nécessite pas de connaissances particulières.

ÉPIGRAPHIE (UIAD)

Professeur : Gilles DELPECH

 Lieu : Université Inter-Âges (UIAD), 2 square de Belmont – 38000 GRENOBLE.

- **STAGE D'INITIATION : DÉCOUVERTE DES HIÉROGLYPHES (5h)** **45 € / stage**
(Réf. X031) **Jeudi** de **11h à 12h**. **1^{er} cours le jeudi 22 novembre**.
Stage de 5 séances consécutives d'une heure chacune.
Initiation aux hiéroglyphes à travers des thèmes-clés de la civilisation égyptienne (nom royal, nom des dieux, organisation d'une stèle funéraire...).
- **ÉPIGRAPHIE – NIVEAU 1 (19h30)** **135 € / an**
(Réf. H031) **Mercredi**, tous les 15 jours, de **17h30 à 19h**. **1^{er} cours le mercredi 3 octobre**.
Découverte et introduction à l'écriture hiéroglyphique, apprentissage des signes et traduction de phrases simples avec exercices.

- **ÉPIGRAPHIE – NIVEAU 2 (19h30)** **135 € / an**
(Réf. H032) **Lundi**, tous les 15 jours, de **14h30 à 16h**. **1^{er} cours le lundi 1^{er} octobre**.
Approfondissement des règles grammaticales élémentaires avec exercices et travaux pratiques.
- **ÉPIGRAPHIE – NIVEAU 3 (19h30)** **135 € / an**
(Réf. H033) **Lundi**, tous les 15 jours, de **17h30 à 19h**. **1^{er} cours le lundi 1^{er} octobre**.
Approfondissement des règles grammaticales élémentaires avec exercices et travaux pratiques (suite).
- **ÉPIGRAPHIE – ATELIER A (19h30) *ex-4^e année*** **135 € / an**
(Réf. H034) **Lundi**, tous les 15 jours, de **17h30 à 19h00**. **1^{er} cours le lundi 8 octobre**.
Étude des formes verbales suffixales, découverte des pseudo-participes, participes et formes relatives. Application et validation des connaissances acquises (textes courts et simples).
- **ÉPIGRAPHIE – ATELIER B (19h30) *ex-5^e année*** **135 € / an**
(Réf. H035) **Lundi**, tous les 15 jours, de **14h30 à 16h00**. **1^{er} cours le lundi 8 octobre**.
Étude thématique de textes (traduction, analyse et interprétation) : le château de millions d'années d'Amenhotep III à Kom el-Hettan (suite et fin) et le transport de la statue de Djehoutihotep à Deir el-Bercheh.

ÉPIGRAPHIE (ADEC)

Professeur : Céline VILLARINO



Lieu : Maison des Associations, salle Verte – 38450 VIF.

- **ÉPIGRAPHIE – 1^{re} année : Initiation à l'écriture hiéroglyphique** **160 € / an**
Mardi, tous les 15 jours, de **17h45 à 19h15**. **1^{er} cours le mardi 16 octobre**.
Découverte de l'écriture des anciens Égyptiens : signes hiéroglyphiques, sens de lecture, structure grammaticale, traduction de textes simples.
Ce cours s'adresse aux personnes n'ayant pas de connaissance en égyptologie.
- **ÉPIGRAPHIE – 4^e année** **160 € / an**
Mardi, tous les 15 jours, de **17h45 à 19h15**. **1^{er} cours le mardi 6 novembre**.
Approfondissement des règles grammaticales et découverte des participes, des formes interrogatives et narratives. Traduction de textes simples pour mettre en pratique ses connaissances.

INSCRIPTIONS

Pour tous les cours

- Au **Forum des Associations à Vif** (salle Polyvalente), le samedi **15 septembre 2018** (9h-15h) ;
- **À l'UIAD** (2 square de Belmont – 38000 Grenoble), le vendredi **21 septembre 2018** (9h-12h) ;
Tel. : 04.76.42.44.63. Site Internet : www.uiad.fr
- Au **Forum des Associations à Grenoble** (Palais des Sports), le samedi **22 septembre 2018** (10h-18h) ;
- À la **Rencontre Égyptologique** (Grenoble, Archives départementales), le samedi **13 octobre 2018**.
Email : contact@champollion-adec.net. Site Internet : www.champollion-adec.net



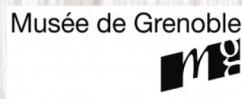
NB

- Aux tarifs des cours dispensés à l'UIAD, il convient d'ajouter **66 € d'adhésion à l'UIAD** (incluant 1 € pour l'accès au Centre de documentation et au Point presse de l'UIAD).
- Aux tarifs des cours dispensés par l'ADEC, il convient d'ajouter **25 € d'adhésion à l'ADEC**.

www.champollion-adec.net



Avec l'aimable soutien de :



Bulletin distribué gratuitement aux adhérents de l'Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion

Code ISSN 1961-3040